N° 103 PRIX 2 fr. 50

Compagnons

Samedi 10 octobre 1942
81, rue Garibaldi, LYON

L'HEBDOMADAIRE COURAGEUX D'UNE ÉPOQUE DIFFICILE - L'HEBDOMADAIRE COURAGEUX

640 km. à l'heure

THUNDERHOLT contre FOCKE-WULF

Quelques conséquences et enseignements imprévus de la disette

UN PETIT TOUR A LA FOIRE DE LYON

UNE CHANSON QUI BOUGE

Photo Compagnons. P. W. 8666

Lisez en page 12 notre reportage sur les Compagnons de la musique

SANG NOUVEAU

Discours de Rentrée

LUNDI dernier, c'était la rentrée des classes dant toutes les écoles de France. Dans un petit village de zone libre, l'instituteur avait organisé, place de la Mairie — qui est aussi place de l'Eglise — un Salut aux Couleurs. Tous les enfants de l'école étaient là, bien alignés sur trois rangs devant le mat du drapeau. Mais comme c'était le Salut aux Couleurs de la rentrée des classes, M. lé Mairé était là, entourée de tout son conseil municipal ; M. le Curé était là aussi... et de l'autre côté il y avait la « cité » des compagnons du village.

Après que le drapeau fut hissé en haut du mat, au milieu du silence général, M. l'instituteur fit le petit discours suivant :

« Mes enfants,

Vous commencez aujourd'hui une nouvelle année scolaire. Cet hiver sera difficile pour la France. Il faut penser à la France en ce jour de rentrée.

Vous voyez que partout on manque de plus en plus des choses les plus nécessaires. Les pommes de terre sont mal venues. Le foin manque. Dans le pays les propriétaires ont dû vendre plus de trente bêtés qu'ils né péuvent plus nourrir C'est qu'il y a la guerre, la guerre qui fait que les autres peuples souffrent encore plus que nous.

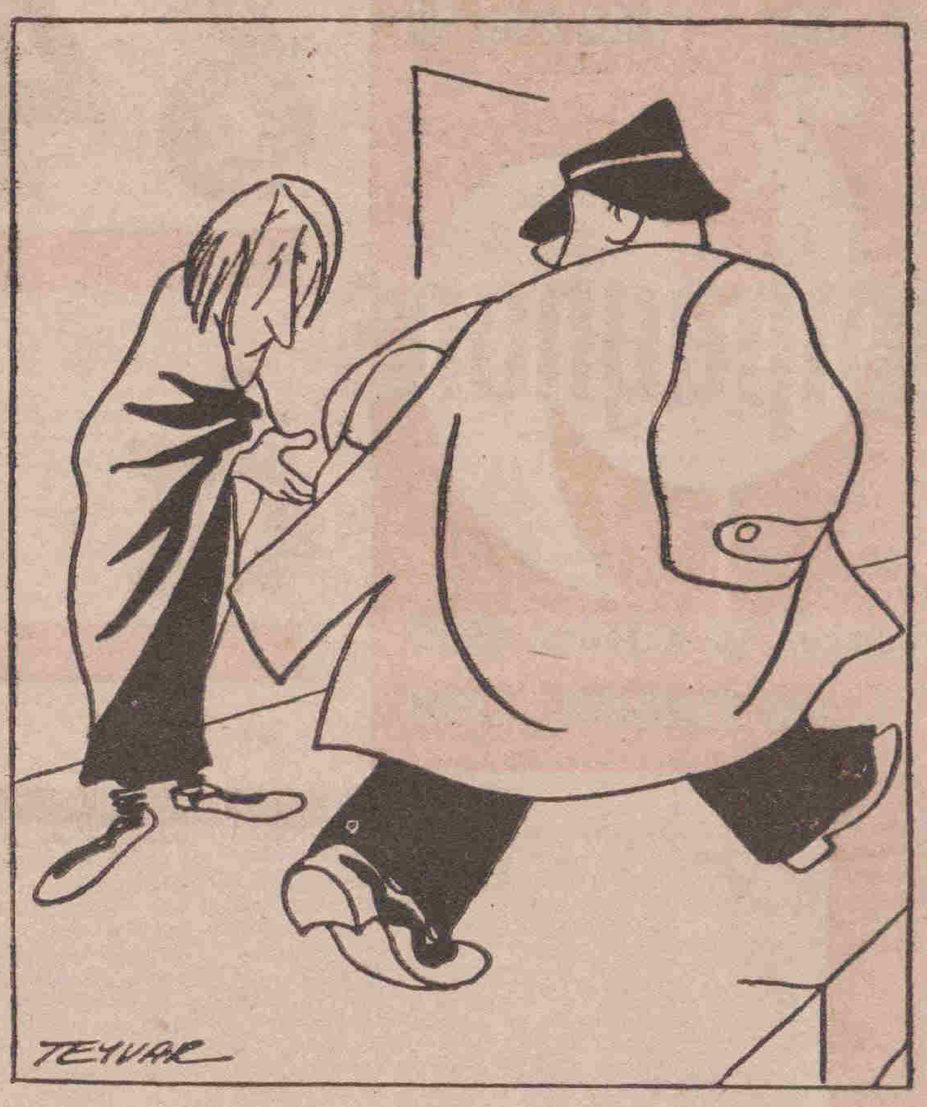
Vous voyez presque tous les jours venir à la ferme de vos parents, des gens des villes un sac sur le dos... Beaucoup, parmi eux, souffrent encore plus que vous. Vous n'avez plus que des galoches à vous mettre, même le dimanche. Eh ! bien, dans les villes, il y a des familles qui n'auront que quelques kilos de pommes de terre pour tout l'hiver.

Bien que vous soyez encore très jeunes, tous, il faut que vous compreniez une chose : c'est que la France traverse un temps d'épreuves dont elle sortira plus forte et plus prospère si chacun de nous, à sa place, fait courageusement son devoir.

Aussi je ne vous demande pas seulement d'être sages à l'école, mais de l'être aussi chez vous. Non seulement il faut travailler à l'école, mais être obéissants et travailleurs à la maison. Parce que les difficultés qu'ont vos parents sont beaucoup plus lourdes qu'avant.

Enfin, j'en vois parmi vous qui ont leur père ou leurs frères prisonniers. Ceux-là savent bien qu'il y a encore la guerre. Mais les autres, qui ont encore leur papa et leurs grands frères à la maison, n'oubliez jamais que la France, aujourd'hui, c'est un seul bloc, une grande famille unie dans le travail patient et difficile de reconstruction après la défaite. Alors n'écoutez pas ceux qui font de grands discours sur l'avenir. Pensez que notre relèvement nous ne pouvons l'attendre que de nous-mêmes, de chacun de nous, individuellement. Et ce relèvement nous l'accomplissons tous les jours par nos simples actions quotidiennes, tous unis comme ce matin autour du drapeau de la France. »

A. F.



PAS DE MONNAIE !

VENTES A LA CRIÉE

Reprenez partout les ventes régulières

Les demandes doivent parvenir le lundi au journal « Compagnons », 81 rue Garibaldi, Lyon (Lalande 42-38). (Adresse télégraphique : Jourcedeef, Lyon).

TABLEAU D'HONNEUR

du mois de septembre

FRAISSES (Loire).
CLERMONT-FERRAND.
FELLETIN.
ALSUN.
BOUSSAC.
GOURDON-POLIGNAC (Haute-Garonne).
LAISSAC (Aveyron).
MONTANT (Ariège).
GIGEANT (Hérault.
ST-JEAN-VELERISCH (Gard).
VERNET-LES-BAINS.
SOLLIES-PONT.
SOSPEL.
ETOILE.
ALLEX.

Tous bénéficient en plus de la remise d'une prime exceptionnelle de 5 %.

Si le Maréchal savait ça...

Les inconscients...

Tous les décrets, tous les règlements, toutes les taxations, toutes les cartes ne serviront pas à grand'chose tant qu'on n'aura pas refait une conscience civique, une conscience française à trop de gens que l'on surprendrait sans doute beaucoup en les traitant de mauvais citoyens.

Et pourtant...

A présent que les vacances achevées ont ramené les citadins dans leurs villes, disons que la campagne d'été qu'ils ont menée auprès des paysans a fait le plus grand tort au ravitaillement du pays et n'a pas augmenté l'estime que les agriculteurs nourrissait à l'égard des « vacanciers ».

Une fermière m'a conté — et elle n'est pas suspecte d'exagération — qu'elle avait été, durant les dernières semaines, sollicitée plus de quinze fois par jour par les chasseurs de beurre, d'œufs et de légumes. Lorsqu'elle en avait à vendre, ce qui d'ailleurs était rare, elle proposait toutes ces denrées au prix de la taxe. Alors, spontanément, les visiteurs offraient deux ou trois fois plus cher pour obtenir plus de marchandises. Ma fermière a résisté longtemps. Pourtant, comme elle n'est pas une sainte — et serions-nous des saints, à sa place ? — elle a fini par accepter.

— Même, m'a-t-elle confié, je n'osais plus rendre la monnaie... Ça avait l'air de vexer ces messieurs-dames.

Soyez certains que les mêmes gens, quand ils auront mangé le dernier lapin et la dernière poule, seront les premiers à stigmatiser « l'égoïsme paysan » et à crier à l'incompétence et au scandale.

Et les coupables

Plus coupables encore ces parents dont le maire d'une très grande ville à cheval sur deux fleuves rapportait devant moi, avec indignation, les étranges agissements.

Leurs enfants allaient quitter les colonies de vacances qui leur avaient permis de se refaire un stock de santé avant d'affronter l'hiver. Il faut savoir de quels soins, de quelles attentions ces petits citadins sont l'objet de la part des employées des colonies, ainsi que de celle des cheftaines et des jeunes filles de différents mouvements qui assument bénévolement leur garde.

Or, dans les dernières lettres que les enfants recevaient de leurs familles, un mauvais conseil, un horrible conseil revenait trop souvent :

Avant de partir, emporte tout ce que tu pourras !

Et il fallut surveiller non seulement les réserves de légumes dont on tentait de remplir les petits sacs, mais jusqu'aux draps et aux couvertures.

Une telle crise de moralité est grave, inquiétante. Elle n'atteint pas d'ailleurs les seules classes modestes de la société. Les patrons des grands hôtels savent bien que des clients cossus se laissent eux aussi aller à emporter, par inadvertance, les serviettes dans leurs valises. Et on a arrêté récemment, une femme qui se spécialisait dans la rafle des paillassons. Elle pénétrait dans les immeubles et opérait à tous les étages. Les paillassons disparaisaient dans son cabas.

Les circonstances expliquent, dans une certaine mesure, de telles déviations du sens moral. Elles les excusent moins que jamais.

Pour les «V»

Nous ne nous lasserons pas de plaider ici la cause des vieux. Il semble vraiment que l'attribution de la carte « V » les rejette dans un monde où nul espoir n'est plus permis, même pas celui de manger à leur appétit, qui n'est pourtant pas des plus exigeants.

Sans doute, il convient avant tout de nourrir les travailleurs parce que c'est d'eux seuls que dépend notre relèvement. Mais nous avons chez nous un respect de la jeunesse et de la vieillesse qui ne prend pas exclusivment en considération le rendement d'un individu. Les vieux sont, au surplus, les parents des combattants de cette guerre ; ils étaient les combattants de l'autre. Ils ont un droit absolu à notre reconnaissance. Et, ma foi, nous ferions volontiers en leur faveur des sacrifices qui seraient bien petits auprès de ceux qu'ils ont consentis.

La ration de pain des « V » est notoirement insuffisante. Et cependant pour beaucoup d'entre eux le pain est l'aliment essentiel. Il arrive même qu'il ne s'accompagne que de bien peu de chose. Nous voudrions voir augmenter cette ration.

On a, d'autre part, supprimé aux vieillards la ration de triperie. Pourquoi ne pas la rétablir ?

Un peu plus de riz aussi, pour les vieux, un peu plus de lait, un peu plus de confitures. Que l'on réduise au besoin la fabrication de fromages au lait écrémé si cela permet d'augmenter l'alimentation lactée des vieillards.

On imagine difficilement la misère des vieux, qui sont parfois contraints d'avoir recours à la charité de leurs voisins pour effectuer pour eux les longues et fatiguantes démarches que réclame aujourd'hui la conquête de la nourriture.

Les vieux n'ont ni le temps, ni la force, ni souvent le désir de « se débrouiller ».

Aidons-les à ne pas mourir trop vite et trop mal.

Et pour les étudiants

Une autre catégorie de consommateurs mérite aussi que l'on étudie de nouveau son régime.

Je veux parler des étudiants qui cessent brusquement de bénéficier des avantages que leur valait leur classement dans la catégorie J.-3. Jusqu'à 21 ans, en effet, ils recevaient une ration nettement supérieure en qualité et quantité à celle des adultes de la catégorie A. Ils avaient droit à 350 grammes de pain, à un supplément de sucre, de confiture, de viande, de chocolat et, parfois, de lait écrémé.

Et, d'un jour à l'autre, les voilà ramenés à des rations beaucoup plus modestes. Or beaucoup d'entr'eux n'ont pas escore achevé leur croissance et c'est, au surplus, le moment où ils doivent fournir l'effort le plus rude. La préparation des examens périodiques leur imposent de longues et fatiguantes veillées.

Aussi constate-t-on souvent des cas de dépression physique et intellectuelle à laquelle il serait possible de remédier en agissant plus prudemment et par paliers.

Ajoutons que pour éviter tout abus il serait aisé de refuser impitoyablement aux étudiants amateurs, qui sont plus nombreux qu'on ne le pense, les avantages qui pourraient être accordés à la jeunesse des Ecoles et des Facultés.

Georges RAVON

COMPAGNONS

81, rue Garibaldi, LYON
Téléphone : L. 42-38

ABONNEMENTS

	3 m.	6 m.	1 an
France	32	60	100
Pays à tarifs réduits	40	75	125
Pays à pleins tarifs	45	80	150

Adresse télégraphique
JOURCEDEEF

Adresser les mandats au JOURNAL COMPAGNONS 81, rue Garibaldi, LYON
C. c. Postaux Lyon 945-61

Nos abonnements et réabonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
Joindre 2 francs en timbre poste à toute demande de changement d'adresse.

Le Régime Français
ne sera pas le fait
d'un Groupe ou d'un Parti

LES tristes palinodies de notre avant-guerre, nous avaient dégoûtés d'une démocratie incapable, la catastrophe de 1940 nous en a débarrassés. Et nous savons tous aujourd'hui que le pays ne recouvrera ni ne gardera la vie sans un régime autoritaire.

Mais le régime autoritaire peut revêtir divers aspects : la France a connu des pouvoirs absolus bien différents, tels que Louis XIV, le Comité du Salut Public et Napoléon 1er. L'Europe nous offre aujourd'hui une forme de régime autoritaire qui va du « père des peuples », le « Génial » Joseph STALINE au président SALAZAR, sans parler de la dictature, camouflée sous le nom de démocratie, qu'exerce le président des Etats-Unis.

Il est trop tôt aujourd'hui pour dire quelle sera la forme stable de l'Etat Français, après que le Gouvernement du Maréchal aura peu à peu élaboré les institutions qui encadreront la Nation. Mais il n'est pas trop tôt pour affirmer que le régime français ne sera pas le fait d'un groupe ou d'un parti, imposant à la Nation des décisions mûries dans les cerveaux de quelques idéologues, étrangères pour ainsi dire au sentiment national et que celui-ci devra accepter sans les comprendre. Le Maréchal l'a dit au contraire : « l'Etat achève et couronne l'action tutélaire de la Société et des associations ». Il l'a répété sous d'autres formes : « l'organisation du circuit continu entre l'autorité de l'Etat et la confiance du peuple est à mes yeux le problème capital ». « ... cette source de l'autorité... vous la trouverez dans la famille, dans la commune qui est une fédération de familles, dans les métiers, dans les professions organisées, dans les pays fédérés en provinces... ».

Peut-être n'est-il plus question des individus et de cette abstraction qu'était « l'électeur », mais nous savons dès maintenant que notre place dans la société — place familiale, professionnelle et régionale — nous vaudra, de près ou de loin, de participer aux responsabilités publiques. Gouvernés et protégés par un Etat fort, nous n'aurons pas seulement à être vis-à-vis de lui des sujets passifs, exécutant ses ordres littéralement, mais sans y retrouver nos tendances les meilleures, et, par là-même, sans y mettre notre foi. Nous aurons à soutenir ses efforts, à écarter les adversaires de sa route, à éclairer ses décisions à déblayer le terrain dans le domaine où il nous est donné de travailler, à faire comprendre son action. Sujets du Chef, certes, et nous n'en rougirons, parce que c'est en hommes libres que nous lui donnerons notre fidélité, mais également citoyens. Citoyens de notre Etat et de notre commune, de notre corporation et de notre région, appelés à vivre tous les jours dans un cadre dessiné par l'Etat, chargés de le constituer peut-être, de l'animer certainement, nous aurons tous besoin d'être préparés à cette œuvre.

Formation civique ? oui, mais formation générale encore plus nécessaire. Nous ne ferons rien de réellement français si nous ne sommes pas pénétrés de l'esprit de notre tradition nationale, si nous n'avons pas compris le sens des combats que menèrent nos pères, si nous ne connaissons pas notre histoire vraie. Nous ne ferons rien de durable si nous ne connaissons pas les expériences antérieures, les raisons de leurs succès, de leurs échecs, si nous ne connaissons pas le terrain présent sur lequel vont s'éprouver nos forces. Nous ne ferons rien d'efficace si nous ne savons quel est le rôle de l'Etat, quel est le nôtre et comment nous lui sommes reliés. Nous ne ferons rien de grand enfin si nous ne sommes pas animés de cette foi révolutionnaire qui nous permettra de soulever les montagnes d'inertie, de routine et d'égoïsme de ce pays — et de notre paresse tout d'abord.

A un moment où les jeunes — et combien sont jeunes sur ce point ! — recherchent les éléments d'une doctrine et ainsi les directives d'une action, les chroniques ouvertes ici aujourd'hui tenteront d'apporter les matériaux pour leur réflexion et des outils pour leur apprentissage. Soit au gré de l'actualité, soit au cours d'un programme — trop vaste hélas ! — elles traiteront les sujets classiques de la politique française en montrant leur aspect moderne et leur solution possible, à la lumière des principes du Maréchal, elles traiteront les sujets « révolutionnaires et XXe siècle » en les replaçant dans le cadre traditionnel français. Jamais elles ne s'écarteront du réel, toujours elles s'efforceront de servir les Compagnons, citoyens d'un Etat qui a besoin d'eux.

M. D.

PROVISOIRE

Il est des gens qui regardent les efforts actuels d'un œil ironique et, chaque fois qu'on leur parle d'une réalisation nouvelle, ils sourient et répondent : « c'est du provisoire ».

Bien sûr ! ce qui se fait est provisoire, mais il faut s'entendre sur le mot : provisoire.

Veut-on dire par là que, la paix revenue ou tel miracle extérieur survenu, la Charte, la Corporation paysanne, les Chantiers de la Jeunesse s'effondreront ? Veut-on dire qu'il n'y aura plus alors qu'à revenir à la bonne vie normale du temps de la défunte IIIe République ?

Cela, nous n'en voulons plus

Et il y a des choses qui ne sont pas provisoires, c'est :

— la déchéance du régime démocratique et du suffrage universel,
— la fin du règne des partis,
— l'exclusion de la judéo-maçonnerie de la direction des affaires publiques,
— l'interdiction du communisme,
— l'instauration des principes du Maréchal,
— le rétablissement du sens du Chef et du sens de la communauté.

Cela, c'est du définitif

et nous nous battrons pour que cela reste définitif.

Le reste des constructions de l'Etat du Maréchal n'a certes pas sa forme définitive, mais il est provisoire, seulement parce que les années à venir verront évoluer des institutions vers des formes plus adaptées. L'Etat, dans lequel nous les voyons aujourd'hui, passera peut-être, mais c'est sur lui que se fondera l'édifice définitif.

On ne revient pas en arrière. Les essais actuels marquent durablement la France. Voilà pourquoi ceux qui attendent se trompent. Voilà pourquoi il n'y a pas de provisoire qui justifie la paresse... ou pire !

Tribune libre

Le droit et la force

C'est le grand mérite de M. Jean LACROIX d'avoir balayé d'une manière magistrale cette fausse opposition sujette à tant d'équivoques. Dans son dernier ouvrage : **« Personne et Amour »** et en particulier dans le premier chapitre « Dialectique de la personne », il donne de ce problème une solution semble-t-il définitive.

Il nous place dès d'abord dans le plus sain **réalisme** : « Il ne suffit pas de dire que le Droit sans la force est inefficace. Il faut affirmer qu'il n'existe pas », voilà qui est net et doit combler d'aise à première vue les partisans de la violence qui se déclarent — naïvement du reste — des « réalistes ». opposant « l'homme de la force » et « l'homme du droit » il découvre que le premier est l'homme du risque, le second, celui de « l'assurance » : tout Droit exprime d'abord un rapport de forces. Lorsqu'il ne l'exprime plus, il disparaît. « Il faut d'abord être pour avoir Droit à la justice, et qui n'est pas est en dehors du Droit ».

Mais c'est ici que pour être un véritable « réaliste » il faut pousser plus loin : la force humaine est une force bien particulière : elle se dirige et s'organise elle-même : « Elle incarne toujours une valeur supérieure ». La grandeur éminente de l'homme, c'est qu'il est le seul être capable de s'exposer volontairement à la mort : il s'affirme un homme dans la mesure où il peut préférer la liberté à l'existence, la mort à l'esclavage. La violence, c'est-à-dire la force aveugle est à l'opposé de la force véritable, qui obéit à des règles spirituelles.

Le Droit qui ne s'appuie pas sur la force est un mensonge, mais la force qui se prend comme fin amène droit à la barbarie. Le Droit ne se suffit pas à lui-même, il ne peut valoir que par l'idée d'amour ;

C'est ici le type d'homme analysé par M. Jean LACROIX, mais le véritable amour ne consiste pas à nier la force et à se passer du droit, mais à accepter les deux et à s'en sentir « pour rapprocher, avec des moyens impurs qu'on s'efforce de purifier, l'état de guerre de l'idéal de paix ».

« Ni la force, ni le droit, ni l'amour ne suffisent à fonder une société ». Il est vain d'opposer ces trois notions qui se conditionnent et se justifient l'une l'autre. L'amour ne trouvant son efficacité que dans la force et le droit, la force et le droit ne trouvant que dans l'amour leur pleine signification et leur efficacité.

MAIGNAL.

Revue de Presse

Résignation et indifférence

Dans une belle chronique du Figaro, **M. Jean Schlumberger montre notre incapacité à nous émouvoir longtemps, fréquemment et profondément devant les souffrances d'autrui. Il n'en veut pour exemple qu'une visite aux cimetière de l'autre guerre :**

On avance parmi tout ce peuple de croix ; on lit un nom, on en lit deux ; on tâche encore d'en lire d'autres au passage comme si cette seconde d'attention était un hommage qu'on ne peut refuser à celui qui gît là. Mais bientôt l'esprit n'en peut plus ; il y en a trop, il renonce. Il essaie de compter combien, dans une seule rangée, il y a de tertres, combien, à perte de vue, il peut y avoir de rangées. Et déjà chacune de ces tombes ne représente plus pour lui que l'agonie d'un homme à la fleur de l'âge ; elles sont devenues des chiffres, quelque chose d'accablant mais d'abstrait. La mesure de ce qu'il peut représenter est dépassée.

Tout ceci n'est que trop vrai et il ne s'agit pas de nous cabrer devant notre imperfection naturelle. Acceptons-là plutôt en soulageant les misères qui nous entourent et nous frappent, celles qui sont à notre portée. Mais M. Schlumberger tire de cette impuissances des conclusions dont bien des esprits s'emparent trop facilement :

Alors que sera-ce devant les actuelles convulsions du monde devant des souffrances qui hier encore paraissaient inconcevables ! Elles sont trop nombreuses, elles sont trop diverses. D'avance l'imagination se rétracte. Des saints ont pu se considérer comme appelés à prier nuit et jour pour les détresses des hommes, mais nous ne sommes pas des saints. Nous ne pouvons passer notre vie à plaindre des maux qui n'en seront pas soulagés. Et ceci conduit à une sorte de capitulation intellectuelle qui n'attend pas pour se résigner à l'indifférence qu'aient joué ce que j'appelais les coupe-circuit.

Agonisants sur tous les fronts, naufragés sur toutes les mers, famine partout rôdantes, exodes, désespoirs qui font implorer la mort par trop paresseuse : pensées que l'esprit a peine à soulever.

Peut-être faut-il nous résigner à ne pas soulager des maux pour lesquels nous ne pouvons rien, mais en profiter pour oublier même ces maux, pour en laisser retomber la pensée elle-même, est un conseil qu'on donnera, si l'on veut, aux abonnés du Figaro, mais qu'on n'a pas le droit de prodiguer aux jeunes Français. Si ceux-ci veulent être à la hauteur des tâches qui les attendent, il faut que le tragique de leur époque soit toujours présent à leurs yeux et si l'on veut seulement qu'ils prennent conscience des tâches qui les attendent, il faut que leur indifférence soit pressée de tous côtés par ce tragique.

A l'heure où les jeunes du monde entier donnent leur vie pour leurs pays, à l'heure où les jeunes Allemands et les jeunes Russes s'affrontent dans des combats gigantesques qui n'ont plus rien d'humain, il serait mauvais que les jeunes Français continuent à se « planquer », tout heureux d'échapper à ces cataclysmes et trop occupés à leur ravitaillement. Et il serait d'encore plus mauvais goût, il serait intolérable que certains critiquent un armistice dont ils « profitent » depuis deux ans, alors que cet armistice ne leur à été que comme un moyen de refaire la France.

Certes, ce n'est pas cet absentéisme que voulait prêcher M. Schlumberger, nous l'espérons au moins ; mais qu'il prenne garde à un public, un public français d'aujourd'hui. La facilité, l'abandon, l'absentéisme sur ses plus grandes tentations. Ce n'est pas de la résignation qu'il faut inculquer : c'est une vie lucide des événements qu'il faut lui donner, c'est une détermination froide, une ténacité acharnée qu'il faut contraindre à acquérir.

Qui trompe-t-on ?

D'autres qui avaient refusé de voir la révolution nécessaire, d'autres qui se battaient même pour affirmer la pérennité de certaines structures sont embarqués dans ce mouvement irrésistible, témoins les Etats-Unis dont La Dépêche de Neufchâtel **caractérise l'évolution à l'annonce des mesures sur les prix, faite par le Président Roosevelt.**

Dans cette « terre classique de la liberté » où jusqu'à ces dernières années et malgré l'expérience du New-Deal, il paraissait inconcevable qu'on entravât sérieusement le libre jeu des facteurs de l'économie, l'Etat est amené à intervenir chaque jour davantage et, en fait, la structure du régime est en voie de se modifier du tout au tout.

L'on est en face, désormais, de la « socialisation progressive et rapide du plus grand système économique capitaliste du monde ». Il est clair, en effet, que les Etats-Unis, s'engageant résolument dans la voie du « dirigisme » absolu, où l'Etat est tout, ne feront que difficilement marche arrière au moment de la paix.

A la vérité, l'Amérique du Nord subit, elle aussi, l'évolution qu'ont connue avant elle divers peuples européens. Le régime du libéralisme économique et social perd ainsi du terrain dans un peuple même qui est parti en guerre pour le défendre. Nous n'émettrons du reste pas de jugement de valeur, dans cet article, sur les nouvelles formules que sont contraints d'adopter les Etats-Unis aujourd'hui, et qui peuvent être contestables elles aussi ; mais nous tenions à souligner un paradoxe qui n'est certes pas un des moindres de cette guerre.

Et l'auteur aurait pu ajouter un autre problème au moins aussi étrange : c'est que, des deux grandes démocraties, l'une est gouvernée par un des plus puissants dictateurs du monde : Franklin Roosevelt ; l'autre, sous la couronne royale, est menée par une aristocratie héréditaire ou commerçante.

Qu'est-ce qu'une révolution ?

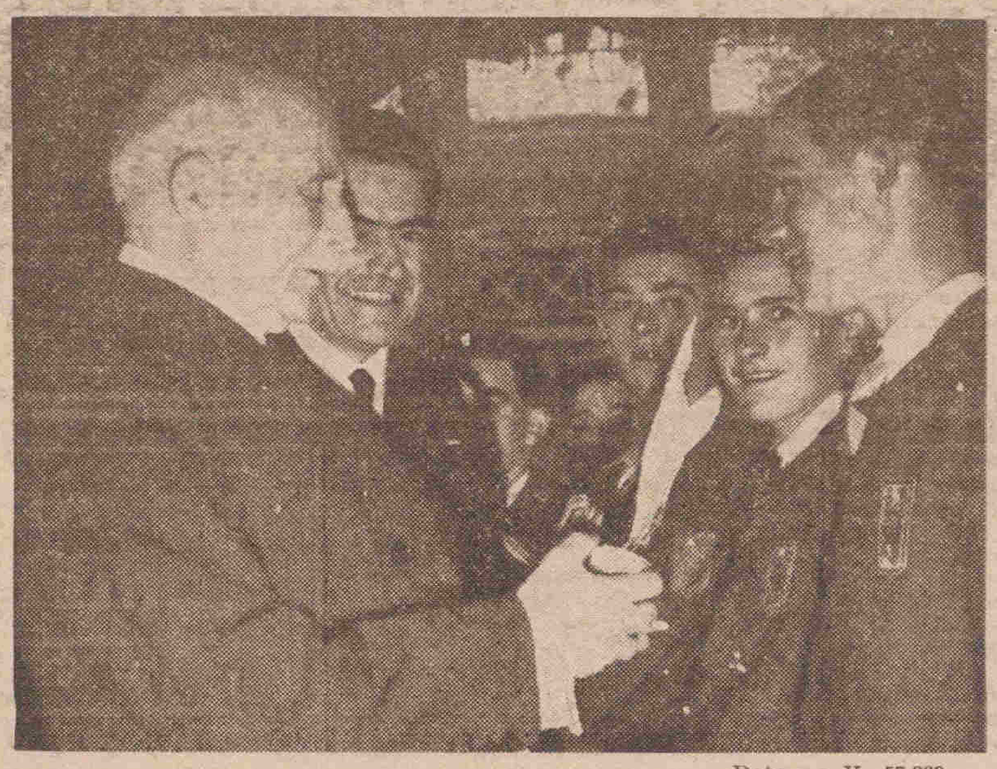
Dans l'Effort, M. J. Arnol rappelle l'inquiétude des esprits lucides dans les dernières années de l'avant-guerre. Il poursuit :

C'est-à-dire notre adhésion aux tâches de redressement intérieur, de réforme des institutions, d'affermissement des mœurs, de libération d'un monde du travail où les élites nouvelles, enfin dégagées, assureront la relève d'une bourgeoisie défaillante ; c'est justifier notre acceptation d'une véritable révolution nationale qui fera de l'Etat, affranchi d'un capitalisme mercenaire, le souverain arbitre d'une communauté recréée capable de tendre toutes ses forces vers de nouveaux buts.

Ceci nous semble une curieuse conception de la Révolution française du XXe siècle — ou l'effet d'une confusion. Si « Révolution nationale » était une étiquette qui recouvre une quelconque entreprise publicitaire, nous comprendrions que M. Arnol « accepte »... ou même refuse. Mais il ne s'agit point de cela : il s'agit d'abord d'une crise de civilisation, des répercussions en France d'un gigantesque mouvement universel et cela, il n'y a point à l'accepter, on le refuse. Tout Français d'aujourd'hui est engagé dans ce tragique problème, qu'il le veuille ou non. Ce qui dépend de lui, c'est le rôle qu'il jouera : sera-t-il actif ou passif ? Subira-t-il les solutions que d'autres trouveront pour lui ou bien, rejetant tout vain regret, apportera-t-il sa pierre à l'édifice qui se construit, lentement certes, dans l'obscurité et le trouble, mais qui doit se construire, sinon il ne restera de la France que des ruines.

Pour nous, notre dessein est ferme : nous n'acceptons pas la Révolution, nous la ferons ! Ainsi, nous n'aurons pas à nous plaindre si elle n'avance pas et nous saurons ce qu'il y a dedans !

LES MEILLEURS APPRENTIS de la Marine Marchande ont été présentés au Maréchal



Rota — V. 57.263

A Cusset ville jumelle de Vichy, en cette matinée du 30 septembre la cour du cantonnement des fusiliers marins revêt un aspect inusité.

La musique de l'Amiral de la Flotte aux tuniques sombres et aux baudriers blancs a joué ses plus beaux morceaux un heure durant. Une section de fusiliers en guêtres blanches est sous les armes. Dans le réfectoire aux murs écrus une estrade, des chaises et des bancs ont été installés. De plus l'Amiral Broussignac, Directeur des Service de la Marine Marchande est attendu.

A qui sont réservés tous ces honneurs ? se demande-t-on. A qui ? Nul sur les côtes de France n'aurait cru la chose possible il y a seulement deux ans. Et pourtant il faut se rendre à l'évidence. Ceux que l'on honore aujourd'hui, ce sont les meilleurs mousses et novices de nos flottes de pêche et de commerce.

Il y a vraiment quelque chose de changé en France ! Hier, livrés à eux-mêmes, sans que les responsabilités des capitaines et des patrons de bateaux à leur égard n'aient été définies, sans que le régime défunt n'ait jamais songé à organiser l'apprentissage de leur métier, personne ne s'intéressait aux jeunes marins.

Aujourd'hui, des quarante ports de France et d'Algérie dans lesquels fonctionnent déjà des écoles d'Apprentissage Maritime, des apprentis placés premiers sont venus recevoir leur récompense.

Un même pantalon de drap sombre et une identique vareuse de toile bleue les uniformisent moins que leur teint halé et ce commun regard déjà entraîné à scruter les limites de l'horizon.

Pourtant ils sont aussi divers que l'est la gamme des populations maritimes françaises. Gars des Flandres aux cheveux de lin, Normands aux joues colorées, Bretons au front puissant, Vendéens, Saintongais, Basques, Provençaux, Corses, Algériens, tous sont différents mais façonnés par le même travail de la mer.

Le plus jeune n'a pas 15 ans, l'aîné en a 18. Avec leurs camarades mousses et novices, pendant 3 ans, à raison de 3 mois chaque année, entre deux périodes d'embarquement sur les navires de commerce ou bateaux de pêche ils fréquentent l'école d'apprentissage maritime de leur port pour y préparer l'examen du certificat d'aptitude professionnelle de leur métier.

La formation qu'ils y reçoivent réserve sans doute une large place à la technique du métier mais n'oublie pas pour autant l'éducation virile, morale et civique que doit acquérir tout jeune Français.

Près d'eux se rassemble un groupe d'homme qui, bien que vêtus comme tout le monde trahissent leurs qualités de marins par leur démarche lente et balancée. Ce sont des représentants des corporations de la marine de commerce et de pêche maritime qui s'intéressent particulièrement à l'apprentissage.

Eux aussi ont bien mérités d'être à l'honneur. Des corporations maritimes ont été en effet les premières à voir le jour dans la France du Maréchal.

L'Amiral Broussignac est arrivé, salué par une sonnerie de clairons. Un à un on lui présente les délégués des corporations. Puis il passe sur le front des groupes des apprentis. Un commandement retentit : « A la France ». Un chant au rythme nerveux s'élève. C'est celui qu'en zone occupée l'on chante pour suppléer à la cérémonie aux couleurs.

Dans le réfectoire du cantonnement c'est maintenant la remise des prix. Tour à tour présenté par le délégué corporatif de leur corps, des apprentis montent sur l'estrade recevoir un ouvrage d'histoire maritime et une médaille frappée à l'effigie de Colbert, le bâtisseur de la marine française.

***

Le lendemain à Vichy un honneur plus grand va leur être réservé. Le Maréchal Pétain les reçoit en audience privée dans le grand salon de l'hôtel du Parc.

L'amiral Auphand, Secrétaire d'Etat à la Marine présente lui-même au Chef de l'Etat les Délégués corporatifs, patrons pêcheurs, armateurs de pêche artisanale et armateurs industriels, ces adolescents qui sont l'orgueil de la Marine Marchande de rénovation.

La Maréchal interroge chacun d'eux. Sa bonté parternelle met bien vite à l'aise l'interlocuteur que l'émotion étreint. Dans sa carrière, il a eu l'occasion de visiter la plupart des ports de France représentés par les apprentis, aussi fréquemment rappelle-t-il un souvenir.

Des maquettes de bateaux fabriquées par les jeunes élèves lui sont offertes. En recevant un magnifique modèle de lamparo algérien le Maréchal demande :

« Il est vrai qu'il ne faut pas se fier à l'arrière des navires. Jadis j'ai pris plusieurs passages sur le Saint-Philibert pour aller à Noirmoutier. Il était très large. Pourtant il a chaviré un jour que tous ses passagers étaient portés sur le même bord. ».

Et le Maréchal conclut en souriant :

« Quant à moi je suis toujours vivant ».

Aux apprentis de Marseille il demande sur un ton confidentiel :

— « L'on m'a dit qu'il y avait autrefois un bateau marseillais dont la salle à manger était tellement basse, qu'on n'y pouvait manger que des saules. Est-ce bien vrai ? »

Mais ces dernières paroles sont pour les représentants des corporations maritimes :

— « Quand j'ai pris en main le gouvernement du Pays, ma première pensée a été de refaire la France dans le travail. Or, votre corporation des pêches maritimes et la première qui ait commencé à travailler dans la nouvelle voie tracée. La terre a suivi, depuis, de plus, la Charte du Travail. Industrie, terre et mer, ainsi que la France se referont par le travail. Je vous remercie spécialement de prendre en charge l'apprentissage de vos cadets. Continuez votre œuvre, le salut de la France en dépend. »

L'émotion et la reconnaissance, la confiance totale se lisent clairement sur tous ces visages d'hommes et d'adolescents. Toujours paternel avant de se retirer, le Maréchal demande que l'on n'oublie pas de montrer aux apprentis les splendides modèles de navire qui lui ont été offerts dans d'autres circonstances.

Avant de quitter Vichy c'est au premier rang de la foule, face au Maréchal et aux Ministres rassemblés sur le perron de l'hôtel du Parc que les apprentis de la matine marchande assistent au défilé d'un bataillon du premier régiment d'infanterie venu relever un bataillon du deuxième régiment d'infanterie coloniale.

Les accents de la Marseillaise mettent des larmes aux yeux des anciens comme des jeunes marins, particulièrement à ceux de la zone occupée.

Ces deux journées marqueront une place importante dans l'histoire de la marine marchande.

Jean RAYNAUD.

Rota — V. 57.264

Photo P. D. P. W. 8.756

Le kilomètre 47 au Méditerranée-Niger

Au cours de son voyage d'essai effectué depuis Tunis, par Alger, Oujda et Colomb-Bécher, l'autorail à gazogène conçu par M. Lang, à la demande de l'amiral Estéva, résident général en Tunisie vient d'atteindre le kilomètre 47, pointe extrême des travaux sur le Méditerranée-Niger.

Un « gazo » qui roule à 75 kilomètres à l'heure, avec des pointes de 100 kilomètres... Une locomotive miniature qui prend des proportions dérisoires, dans l'immensité du désert, une petite machine comme une sauterelle égarée sur la piste des nouveaux caravaniers.

Pour la première fois, le Sahara est violé par un convoi de voyageurs.

Et l'amiral, premier passager, a consigné en ces simples mots qui feront époque, l'événement considérable en sa promesse pour le génie colonisateur :

LE 22 SEPTEMBRE 1942
A PEINE VENAIT-ELLE D'ETRE
GAGNEE SUR LE SABLE
CETTE VOIE A ETE INAUGUREE
PAR UN AUTORAIL A GAZOGENE
VENU DE TUNIS VIA ALGER
A LA VITESSE DE
75 KILOMETRES A L'HEURE

oui ou non les français pourront-ils constituer leur stock familial de pommes de terre ?

Il y eut grande joie dans les familles françaises lorsque fut publié l'arrêté du Secrétaire d'Etat au Ravitaillement et à l'Agriculture en date du 4 septembre dernier, exposant les conditions dans lesquelles pourrait être constitué dès cet automne un stock familial de pommes de terre pour l'hiver.

Il est évidemment inutile de revenir sur les modalités fixées par l'arrêté ministériel. Elles sont dans toutes les mémoires et ont été du reste parfaitementt comprises et interprétées par les intéressés si l'on en juge par le nombre de lettres qui ont été adressées immédiatement aux producteurs de la campagne.

Ces lettres, aux termes mêmes de l'arrêté du 4 septembre, devaient précéder obligatoirement tout démarche auprès des services du ravitaillement, l'accord préalable entre le consommateur et le producteur devant intervenir avant l'échange des cartes de pommes de terre contre les autorisations de transport.

Or, nous recevons de nombreuses lettres de lecteurs ou d'amis qui toutes nous apprennent que l'accord exigé par les pouvoirs publics se heurte dans la majorité des cas à d'insurmontables difficultés.

Presque toujours le producteur se retranche derrière l'impossibilité quasi-absolue où il se trouve d'assurer au consommateur qui s'est adressé à lui la livraison de colis de 50 kilos de pommes de terre.

Les raisons invoquées ne varient guère.

« Nous sommes imposés pour une certaine quantité de pommes de terre que nous sommes tenus de livrer au ravitaillement général, écrivent en substance tous les producteurs. Nous ne demanderions pas mieux que de vous envoyer les colis de 50 kilos que vous nous demandez. Mais, renseignements pris à la mairie de notre commune, nous apprenons que, par chaque colis de 50 kilos, nous devons livrer au ravitaillement général un dixième de composition normale à laquelle nous sommes assujettis. Dans ces conditions, et étant donné que les récoltes ont été cette année médiocres du fait de la sécheresse, il ne nous serait pas possible de nous ménager une marge suffisante pour notre propre consommation. »

Nous nous sommes immédiatement reportés au texte de l'arrêté du 4 septembre, et nous y avons vainement cherché la clause restrictive à laquelle font allusion les producteurs.

Nous posons donc la question ? les mairies ont-elles reçu des instructions postérieures à l'arrêté du 4 septembre, restreignant sensiblement la portée et, il faut bien le dire, l'intérêt des dispositions prises en faveur des consommateurs des grandes villes ?

Le public qui a apprécié comme il convenait le geste prévoyant du Secrétariat d'Etat au Ravitaillement, aimerait assurément qu'une réponse précise soit donnée à cette question. Il voudrait savoir si OUI ou NON il lui sera possible de constituer cette année le stock familial d'hiver.

Les formalités s'annoncent en tout état de cause, longues et délicates. Les froids seront bientt là. Le temps presse. Qu'on se hâte donc d'éclairer les Français avant que vienne l'hiver. A ce vœu de nos lecteurs nous nous associons entièrement.

LE «CREDO» DES ROCKEFELLER

Le milliardaire John D. Rockefeller, adressant à la nation américaine un discours de propagande, vient de dévoiler « les dix principes éternels et fondamentaux » selon lesquels sa femme et lui ont élevé leurs enfants. Voyons donc comment ce nabab concilie ses principes avec sa fortune.

1. — Je crois, a-t-il dit, à la valeur suprême de l'individu ainsi qu'à son droit de rechercher le bonheur.

2. — Je crois que tout droit implique une responsabilité, toute opportunité une obligation, toute possession un devoir.

3. — Je crois que la loi fut faite pour l'homme et non pas l'homme pour la loi ; que le gouvernement est au service du peuple et non son maître.

4. — Je crois à la dignité du travail, manuel ou cérébral et que le monde ne **doit** pas à l'homme sa subsistance mais seulement le moyen de gagner sa vie.

5. — Je crois que l'épargne est essentielle dans un monde bien ordonné et que l'économie est le principe primordial de toute structure financière saine, soit de la part d'un gouvernement, soit dans une entreprise, soit au foyer.

6. — Je crois que la vérité et la justice sont les piliers d'un ordre social durable.

7. — Je crois au caractère sacré d'une promesse, que la parole d'un homme vaut un engagement écrit et que sa personnalité — mieux que la puissance de l'argent — est son bien le plus précieux.

8. — Je crois que l'entr'aide est le devoir commun de toute l'humanité et que la grandeur de l'âme humaine ne peut donner toute son expression que si le feu purificateur du sacrifice consume les lichens de l'égoïsme.

9. — Je crois à un dieu sage et tout-puissant — quel que soit son nom — et que le plus grand bonheur, la plus grande utilité et la plus grande réussite de chaque être humain ne peuvent être obtenus qu'en vivant en harmonie avec Sa volonté.

10. — Je crois que l'amour est la plus belle chose de ce monde et que lui seul peut vaincre la haine.

En somme, nos manuels de morale ne nous enseignent pas autre chose.

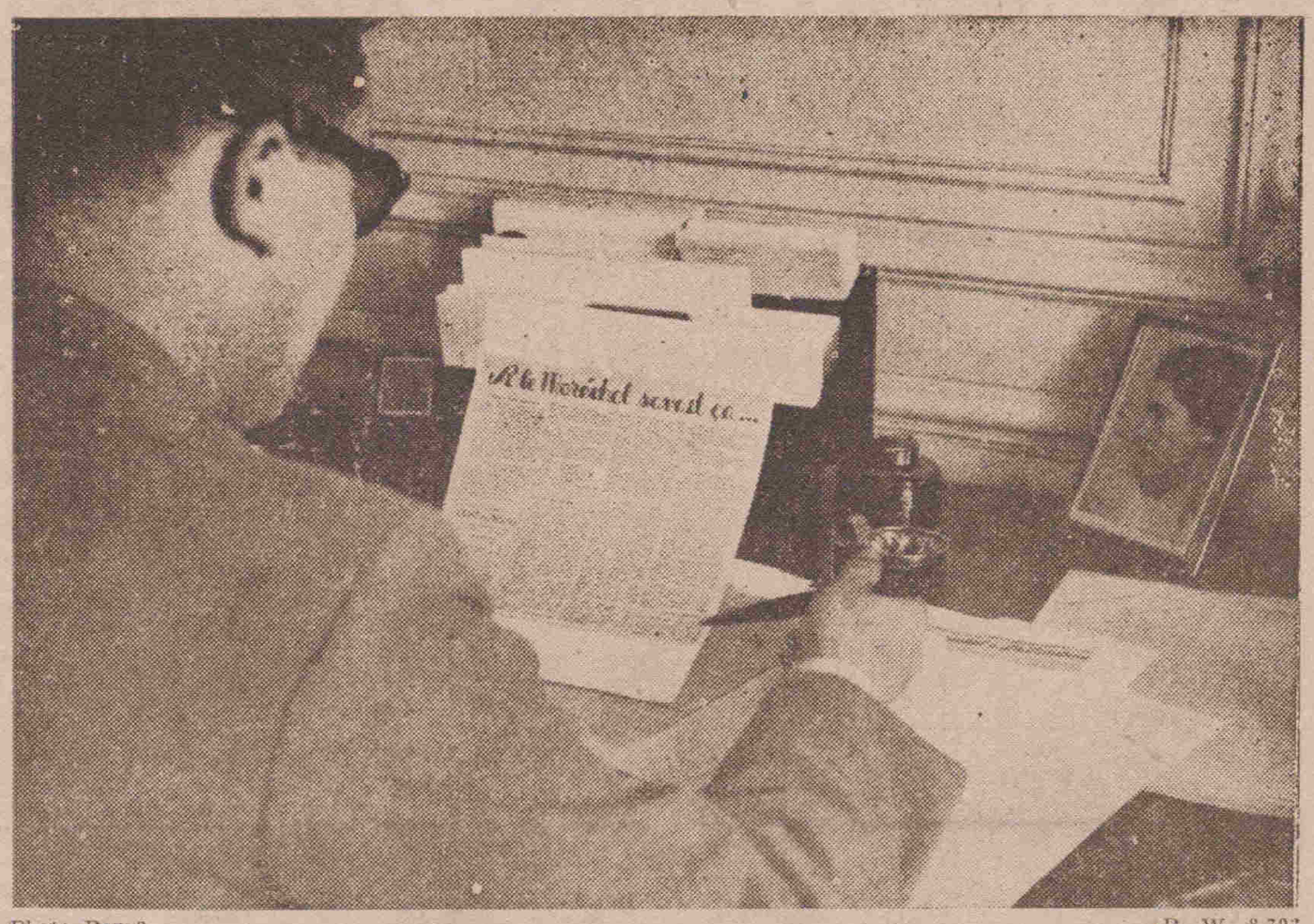


Photo Borge — P. W. 8.793

Le Maréchal le sait...

L'hebdomadaire « Vaillance » vient de publier un reportage original sur les services du Contrôle de la Presse qui sont chargés de surveiller la température de l'opinion publique selon les réactions des journaux. C'est un travail fort délicat, surtout aujourd'hui...

On peut voir tout de même que les articles de « Compagnons » ne laissent pas indifférents les services de Presse du Gouvernement. Vous reconnaissez sur cette photo, entre les mains d'un lecteur attentif du service notre fameuse chronique hebdomadaire « Si le Maréchal savait ça... ». Elle est, parmi d'autres articles de notre journal, soigneusement collée sur un carton et transmise « à qui de droit »... Malgré tout, nous conservons notre excellente formule : « Si le Maréchal savait ça... »

A propos d'un livre d'actualité

Quelques conséquences et enseignements imprévus de la disette

« Rareté ou manque de choses nécessaires à la vie, et particulièrement d'aliments ».

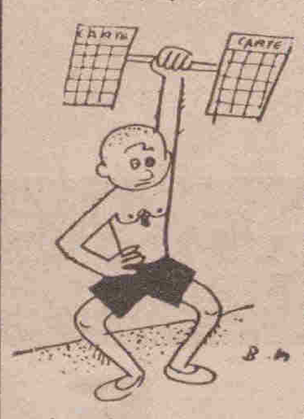
Telle est la définition que les dictionnaires donnent de la disette.

On ne saurait contester qu'elle répond à la situation actuelle, fait très judicieusement observer le docteur Henri Bouquet dans le livre qu'il vient de publier sous ce titre : « **Les Maladies de la disette.** » (1).

Avant d'énumérer les maladies — lesquelles, Dieu merci ! restent encore, pour la plupart, à l'état d'éventualités — le docteur Henri Bourquet analyse diverses conséquences de la disette. Certaines, on va le voir, ne manquent pas d'imprévu.

Où un sportif vaut deux travailleurs de force

Il est certain, estime le docteur Henri Bouquet, que la ration des sportifs a des exigences considérables.



A l'Académie de médecine, des voix autorisées ont rappelé que l'entraînement sportif nécessite pour ceux qui s'y livrent, beaucoup plus du double de la ration que reçoivent les travailleurs de force.

Quant aux épreuves elles-mêmes, elles entraînent en dépense de milliers de calories.

Sur quoi un honorable savant, M. Charles Richet fils, estime que « faire actuellement du sport, c'est prélever le pain de ceux qui, déjà, n'en ont pas assez » !

Diable ! Va-t-on arrêter pour accaparement les dénommés Lalanne, Valmy, Cerdan et quelques autres ?

1.220 calories au lieu de 2.400

Combien nous faut-il de calories et combien en recevons-nous avec le rationnement ? Voilà un point, j'imagine, sur lequel vous serez tous curieux d'être fixés.

M. Boulanger, professeur agrégé à Lille, affirme — nous dit le Dr Bouquet — qu'il faut à l'homme, au repos complet : 1.800 à 1.900 calories ; quand le repos est relatif, on doit monter à 2.000 ou 2.200 ; pour un travail léger à 2.200 ou 2.400 ; pour un travail moyen à 2.400 ou 3.000 ; pour un travail fatigant enfin, 3.500 à 4.500 et plus.

Ces chiffres cadrent à peu de choses près avec ceux qu'à fixés la commission du rationnement alimentaire de l'Académie de Médecine.

Or, que représente, en calories, la ration moyenne d'un adulte ? 1.200 soit la moitié, en moyenne, de ce qu'il faudrait qu'elle fut.

Il est vrai que nous avons la faculté d'augmenter ce chiffre en mangeant le plus possible de cressons, de figues sèches, de citrons, d'artichauts, de choux-fleurs, et de... rutabagas...

Tous aliments riches, paraît-il, en calories.

Oui, mais les vieux préfèrent le pain

Les vieux touchent la ration normale de viande.

Or, physiologiquement, ce sont eux qui en ont le moins besoin.

La base de leur alimentation devrait être le pain et les matières grasses.

Du pain, ils en ont moins que les autres. Et des matières grasses, ils n'en ont pas plus que les autres.

Mesdames, attention ! il y a "ligne" et "ligne"

Le premier effet de la disette, c'est l'amaigrissement. Il n'est pas dit, observe malicieusement le Dr Bouquet, que nombre de femmes ne se sont pas tout d'abord félicitées d'avoir retrouvé la « ligne ».

Ces coquettes ont vite déchanté. Elles ont pu voir que quelques-unes de leurs anatomies locales ne résistaient pas, à partir d'un certain âge, à ce départ d'une graisse qui contribuait beaucoup au maintien et au modelage de maint organe et de mainte région du corps. En outre, non seulement il y a eu des vêtements à remettre aux dimensions nouvelles, mais elles ont acquis une sensibilité au froid qui ne leur était pas jusqu'alors connue.

Vous verrez que, sitôt l'abondance revenue, nos aimables compagnes ne voudront plus entendre parler de cette fameuse « ligne »... Reviendront alors les poitrines exubérantes, les formes généreuses, et autres rotondités chères au peintre Willette.

Qu'est-ce-que la faim ?

Ce que c'est que la faim ? Hum ! direz-vous, certains jours on n'est pas loin de s'en douter.

Eh bien ! la faim, c'est plus compliqué que cela. La preuve en est que les physiologistes qui se sont penchés sur la question ont abouti, nous dit le Dr Bouquet à deux thèmes.

Selon la première, la faim est le cri d'alarme d'un organisme qui n'est pas satisfait. Il existerait même plusieurs sortes de faim : ainsi, on pourrait avoir faim d'hydrate de carbone, faim de graisse, faim de viande, faim de sel. (Personnellement, on aurait assez faim de pommes de terres frites !...)

La seconde théorie veut que la faim ait son point de départ dans l'estomac et pas ailleurs. Lapalisse s'en fût douté, mais Lapalisse n'était pas physiologiste.

Il est étonnant, entre nous soit dit, que les savants ne se soient pas encore mis d'accord sur un phénomène qu'il est pourtant si facile d'étudier sur soi-même.

Un aliment sans ticket

Saviez-vous que certains indigènes du Haut-Sénégal, de Nouvelle-Calédonie, d'Australie éprouvent un réel plaisir à manger... de la terre ?

Mais nous croyons volontiers le Dr Bouquet quand il nous affirme que ce goût étrange a sans doute débuté par le besoin, c'est un legs d'ancêtres qui avait calmé leur faim de cette façon.

C'est peut-être de là que vient l'expression : « manger des briques ! »

Non, le pain ne donne pas la gale

C'est un bruit qui a couru durant quelque temps et qui peut-être court encore : le pain que nous mangeons actuellement est susceptible de donner la gale.

Erreur ! affirme l'auteur des **Maladies de la Disette.** Il n'y a pas de gale de pain.

Tout au plus peut-être, pour certains organismes délicats, un peu d'urticaire... Et encore n'est-il pas prouvé que ce soit uniquement la faute du mauvais pain.

Cette constatation nous fait respirer.

On a déjà assez affaire avec le fameux bacille mésentérique !

Quand le roi-soleil mangeait de l'avoine

Le docteur Bouquet nous fait un singulier aveu : il ne sait pas exactement de quoi est fait notre pain quotidien !

Il contient du seigle, du sarrasin, du maïs ou de l'avoine ?

Au fait, saviez-vous que Louis XIV, oui le roi Soleil lui-même, ne mangea, durant plusieurs semaines, que du pain d'avoine ?

Il est vrai que c'était pendant la famine de 1709 : laquelle fut si terrible que les guides qui veillaient aux portes du Louvre en protégeaient tout juste nos rois !

Il paraît d'ailleurs que le pain d'avoine, stimulant et fort nourrissant, en vaut un autre.

Et c'est peut-être parce que mis en goût par ce pain-là qu'Harpagon se levait la nuit pour voler l'avoine de ses chevaux ?

La disette asphyxie !

On s'asphyxie beaucoup plus depuis la disette.

Hâtons-nous de dire qu'il s'agit d'asphyxies accidentelles, ce qui, pourtant, peut paraître étrange.

Le docteur Bouquet nous explique ce phénomène de la sorte :

« Faute de charbon, on nous dispense un gaz pauvre, dont le gaz à l'eau constitue une part importante, et qui renferme trois fois plus d'oxyde de carbone que celui qui nous est distribué d'ordinaire... Ensuite ce gaz est sujet, de temps en temps, à des sautes de pression qui peuvent entraîner l'extinction de la flamme ».

Ouvrez l'œil, par conséquent... ou plutôt le nez.

Car de deux choses l'une : ou vous y restez, ou vous en réchappez, mais alors vous aurez des comptes à rendre à la compagnie qui ne plaisante pas avec les « dépassements » !

Un profiteur ?

Nous n'avons volontairement pas insisté sur les tragiques conséquences que peut avoir la disette sur certains organismes affaiblis, sur les enfants par exemple et d'une façon générale pour l'avenir de la race.

Certaines pages du livre du docteur Henri Bouquet posent de redoutables problèmes qui dépassent le cadre de cet article.

L'auteur des « Maladies de la Disette » termine pourtant sur cette constatation heureuse :

Le nourrisson peut être, dans un certain sens, un bénéficiaire de la disette.

« En 1914-1918, les médecins de Lille avaient constaté que le nombre des enfants nourris au sein de leur mère avait très sérieusement augmenté. Cet heureux événement tenait à ce que la ration de lait de vache n'étant pas suffisante pour l'alimentation totale de l'enfant, la mère voyant dépérir son petit, se hâtait de lui rendre sa nourriture naturelle. »

Oui, mais faut-il encore que la mère ait elle-même suffisamment à manger !

(1) Flamarion, éditeur, 23 francs.

PRESTIDIGITATEUR D

Mr COTTYNO sort un g

Un sauvage au bord d'un fleuve lointain ? Le fils Cottyno se repose sur sa barque « Toumétal » entièrement soudée à l'autogène.

— Vous venez faire le tour de mes usines ?

Sur la route dentelée, du premier soleil d'automne, un robuste gaillard sans cravate lance un rire sonore. M. Cottyno, l'homme qui fait vraiment tout de ses dix doigts, nous accueille.

Il habite un village tout simplet avec son tablier blanc de chaux, et son chapeau rouge de tuiles, la Terrasse, dans l'Isère. Un ruisseau chante près de sa maison, en poussant le filet de voix de sa cascade. M. Cottyno aime les cascades parce qu'elles sont belles et qu'elles font de l'électricité.

Nous entrons dans son humble et merveilleux domaine. M. Cottyno est un magicien de la ferraille, un prestidigitateur de la poubelle. Il redonne de la vie aux choses mortes, à ces matières usées qui dorment dans les cimetières abandonnés des terrains vagues. Dans cette féerie de ce marché aux puces, les métaux à la retraite découvrent une nouvelle vocation. Ses doigts habiles jonglent avec les tuyaux crevés, les tubes tordus, les roues carrées, les bidons sans fond et font apparaître la gauche, mais utile merveille.

Une cage d'oiseaux dans le capot d'un moteur

On vient de dix lieues à la ronde faire réparer à cet étonnant rebouteux de la rouille des instruments irrépa-

rables. On vient avec un cap repart avec une cage d'oise construit un moulin à café d'auto. D'une roue de wagon est née une jeune turbine. Micheline qui a des nostalgi entièrement soudée à l'autogèn qui n'a pas peur de l'eau. gissent, miraculeux, des gaz aux rivets imprévus, aux obés n'ont pas besoin sur la route ni du garagiste de chef-lieu

Une usine acc

Il a ses prédilections : co circulaire qui consomme des dins. Il a une usine électric une mine de fer qui est un voir de matières premières qu putien aux rebus sélectionnés

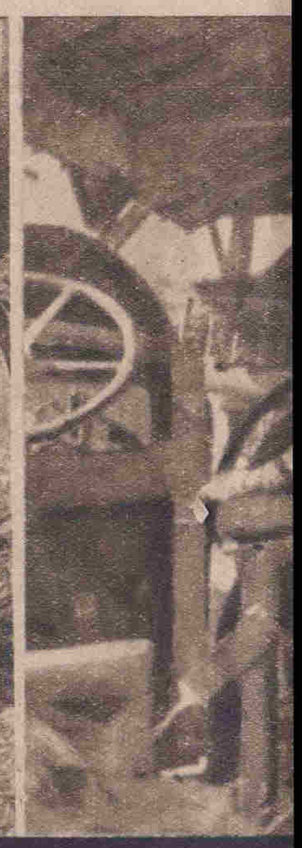
Rien de ce qui est ferraill les restes dédaignés, M. Cotty truit, dans sa baraque des mi exemple de cette adaptation cette ingéniosité française qu de la brutalité aveugle des é

Photos Compagnons P. W. 8876

LA MINE DE FER...

L'USINE ELECTRIQUE

LA RESERVE DE MATIERES PREMIERES



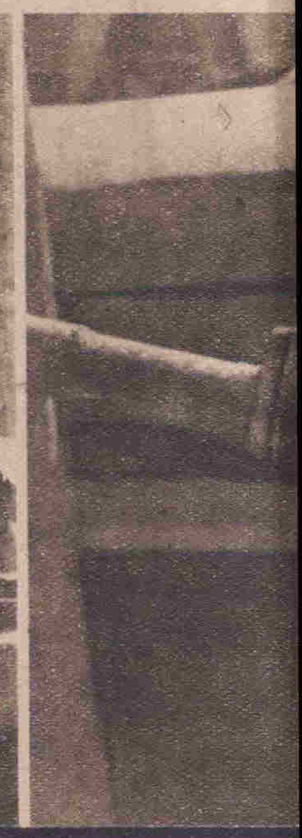
LA

LES PRODUITS FA

UN MOULIN A CAFE DANS UNE CARCASSE DE PHARE D'AUTO

UNE TURBINE DANS UNE ROUE DE WAGON QUI A PERDU SA LOCOMOTIVE

UNE SCIE CIRCULAIRE MARCHANT SUR UN GROUPE « GAZO »



DETAIL D' DE LA S

DE LA FERRAILLE...

azogène d'une poubelle

ot de moteur révulsé ; on u ou un ventilateur. Il a ans une carcasse de phare millionnaire kilométrique, a son chef-d'œuvre, une s de rail ; il a façonné e, une barque « Toumétal » De ferrailles informes, sur- gènes aux formes lourdes, tés de chaudière, mais qui des bottes de sept lieues de canton.

ochée au mur

per le bois avec une scie agots pour couper des ron- ie qui s'accroche au mur, mas de ferraille, un réser- est un terrain vague lili-

ne lui est étranger. Avec o rénove, transforme, cons- le-et-une nuits. Magnifique adroite de chez nous, de arrive toujours à se jouer énements.

Paul VINCENT.

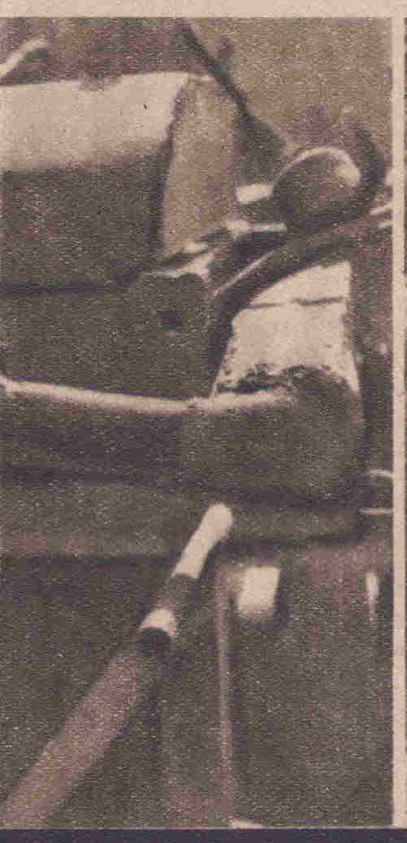
à 8888

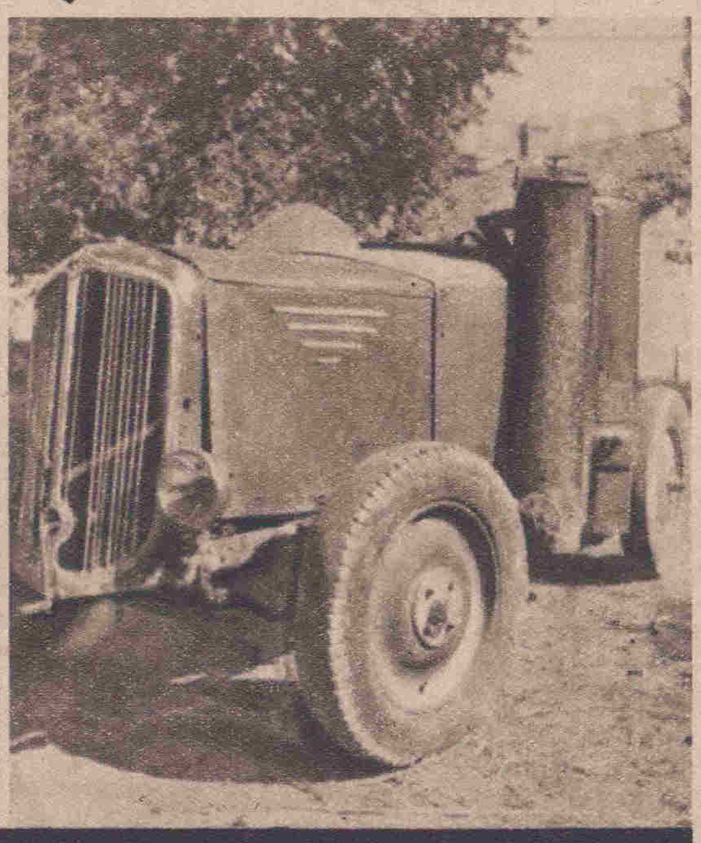
Cottyno, l'homme qui fait tout de ses dix doigts.

SCIERIE

LE CHEF-D'ŒUVRE : LA MICHELINE

BRIQUÉS





UNE TUYAUTERIE
CIE CIRCULAIRE

UN TRACTEUR MARQUE COTTYNO
A GAZOGENE
(AVEC 2 BOITES A VITESSE)

SUR CETTE PHOTO, LA DERNIERE PRISE SUR L'UMEA, L'AVION SEMBLE PRIS DANS UNE CORDE. QUELQUES SECONDES PLUS TARD, IL TOUCHERA LE CARGO A MORT.

5 MINUTES PLUS TARD CE CARGO COULAIT

ON sait que le cargo « Uméa » vient de couler au large de la mer du Nord. L'avion qui, sur la photographie, semble pris dans une corde du bateau, fonce sur son objectif. Quelques instants plus tard, il aura lâché son chapelet de bombes et l'« Uméa » sombrera par l'arrière avec ses 17 hommes de l'équipage. Tous les jours ,les cargos quittent le port, lourds de leurs pacifiques cargaisons alimentaires et parfois ne reviennent pas. C'est le récit de ce drame quotidien de la mer que « Compagnons » réserve aujourd'hui à ses lecteurs.

« Nous voguons depuis 10 jours. Le capitaine dit que nous sommes sauvés. Nous toucherons la côte de Suède avant la fin de la semaine.

Nous sommes enfoncés dans la brume. L'Uméa fait hurler sa sirène, pas trop souvent : nous n'avons pas envie de nous faire repérer. Loïc allume sa pipe et pourtant il a l'air d'un fantôme. Sacrée brume. On dirait que le ciel et l'eau fument toutes leurs provisions de nuages...

Aujourd'hui, une éclaircie. Le ciel gris sur la tête. L'automne. La brume se lève. La mer est étale. On dirait que nous sommes tout seuls sur la mer du Nord. Nous marchons au ralenti. C'est dans ces parages qu'un cargo de chez nous a heurté une mine flottante le mois dernier et qu'il a piqué du nez presque tout de suite.

Le temps se lève tout à fait. Dans un sens, c'est bon. Il est dangereux de couper des morceaux de brouillard toute la journée. Dans un autre sens, c'est mauvais. Le beau temps, ça fait l'affaire des sous-marins et des avions. Nous transportons des machines agricoles, mais pour les bombes toutes les cargaisons sont bonnes.

La nuit est tombée. Nous l'avons passée sans incident. J'ai dormi comme un dieu dans mon hamac...

Ce matin, le temps est clair, Nous approchons du port...

Ça devient vraiment une ballade. Depuis que je bourlingue ces trois ans de guerre, je n'ai jamais eu de coups durs. Juste une fois où un sous-marin nous a arraisonné pour nous laisser filer. Heureusement ! Car nous n'avons que deux canons et qui ne sont même pas bons à chasser la baleine.

Le capitaine passe le gouvernail. Il lève la tête. Il y a un bourdonnement là-haut. Nous ne voyons rien.

Le bruit grandit. Cette fois, nous le voyons, un point noir qui grossit, qui devient une croix. Un avion.

Nous mettons les deux canons en batterie. Là-dedans, les machines font le même travail ; c'est régulier et tranquille. Au-dessus de nous, le zinc décrit de grands cercles, comme un lasso qui se déroule. Tout le monde est sur le pont, sauf ceux de la soute qui s'acharnent aux machines.

L'avion a pris de la hauteur. S'il allait poursuivre sa route ? S'il avait reconnu la croix jaune de notre drapeau bleu ? Non, le voilà qui revient. Il pique sur nous dans un vrombissement énorme, comme s'il allait se fracasser sur l'Uméa. Il lâche ses bombes. Elles éclatent cinquante mètres à l'avant, dans une gerbe d'eau. C'est raté.

L'Uméa poursuit sa route. Il n'a rien d'autre à faire. Un cargo, c'est fait pour porter sa charge d'un port à l'autre. Un quart d'heure. Le halètement du moteur s'est éloigné. Nous respirons.

Le vrombissement revient. La brume se lève. Le capitaine espère jouer à cache-cache, sauver le cargo dans ce brouillard qui monte. Rien à faire. De nouveau, l'apparition de l'épouvante, cette carlingue monstrueuse qui file au ras de l'Uméa. Un choc brutal. Une bombe a touché l'arrière.

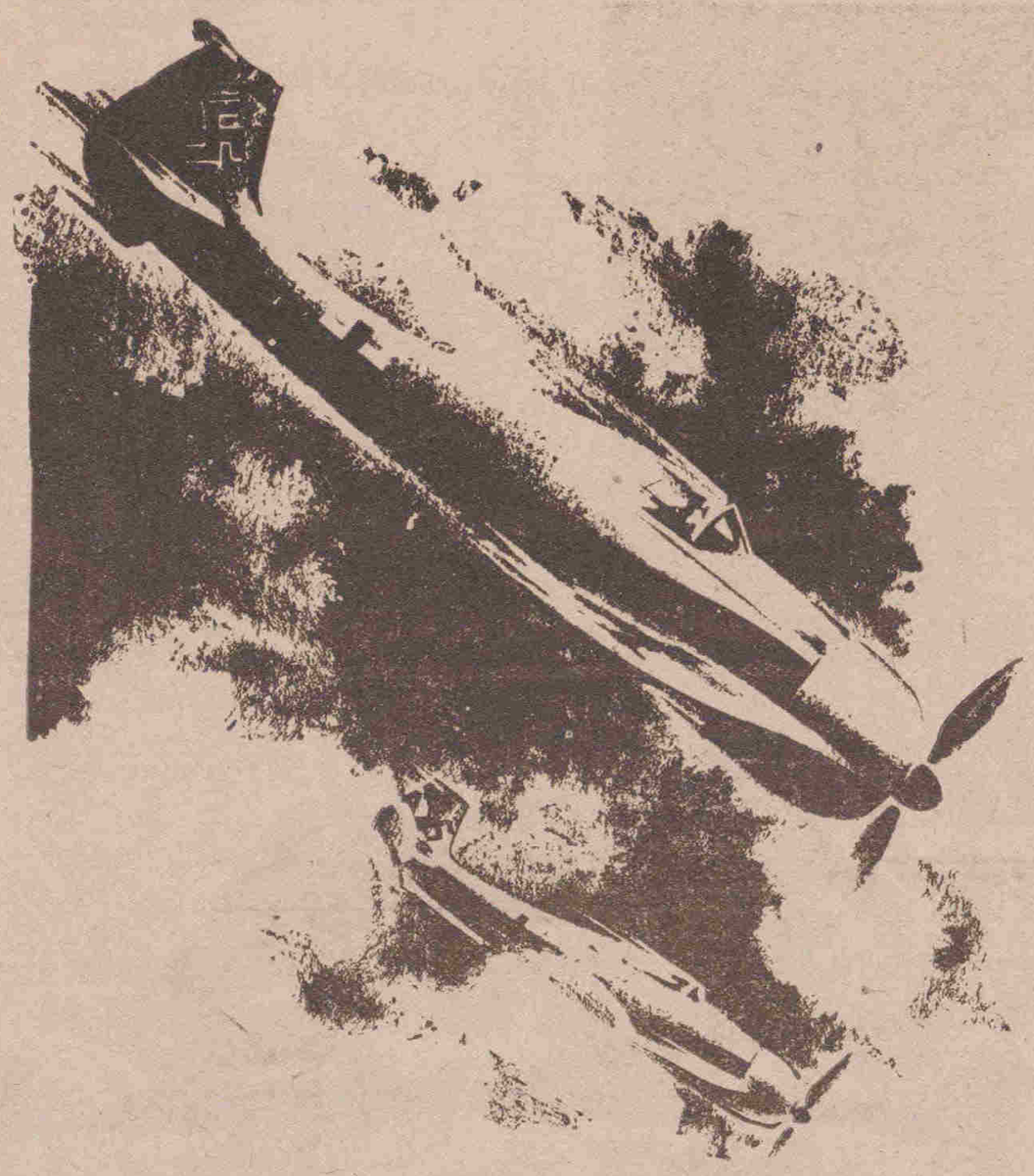
Nous tombons les uns sur les autres. L'Uméa se cabre. Derrière moi, des hurlements. Les machines sont noyées d'eau. Une épaisse fumée se mêle à la brume.

Je me jette à la mer, je m'accroche à une planche. Je ne vois plus mes camarades. Je nage de toutes mes forces, sans savoir pourquoi. A ma droite, c'est un vaste rougeoiment sur l'eau : l'Uméa flambe, touché à mort.

De nouveau c'est le silence...

J. S.

(Le marin de l'Uméa devait être, avec le capitaine, le seul survivant du naufrage. Recueillis par un autre cargo, non loin d'Hansted, sur la côte danoise, ils ont donné cet émouvant et dramatique témoignage de la vie dangereuse et inconnue des cargos).



Verra-t-on bientôt Le REPUBLIC-P. 47 THUNDERHOLT

le nouvel avion américain qui vole à 640 km à l'heure...

le Curtiss P-40 et le Republic « Thunderholt » (Foudre).

Le Bell « Airacobra » est un appareil d'une formule très originale : moteur en arrière du siège du pilote, train d'atterrissage tricycle. Cet avion était prévu pour opérer contre les formations motorisées. A cet effet on l'avait équipé d'un canon de 37 mm. Les anglais ont remplacé le canon à trop faible cadence de tir par un canon de 20 mm. (600 coups par minute). Il ne semble pas que l' « Airacobra » ait été construit à de très nombreux exemplaires. La première commande n'avait porté que sur 800 appareils.

Quant au Curtiss P-40 qui a été pris en charge par l'aviation britannique en juin 1941, on l'a surtout envoyé sur les théâtres extérieurs : Syrie, Cyrénaïque, Egypte.

La « foudre » américaine

Reste le Republic P-47 « Thunderholt ». Les premiers avions de ce type viennent d'arriver en Grande-Bretagne.

Le Republic P-47 est dérivé directement du Republic 9-43 « Lancer » qui passait en 1941 pour un des meilleurs sinon le meilleur chasseur américain. Avec un Pratt et Withney de 1.200 cv., il volait 600 kil. à l'heure et montait à 6.000 mètres en 7,5 minutes. Il était armé de deux mitrailleuses de 12,7 mm. placées sur le haut du fuselage et de quatre mitrailleuses d'ailes de 7.6 mm. De plus on pouvait attacher sous ses plans des bombes légères, ce qui en faisait le chasseur-bombardier le plus rapide du monde.

Le Republic P-43 avait fait l'objet, l'année dernière, d'un marché de 50 millions de dollars.

Le « Thunderholt » est le « Lancer » amélioré.

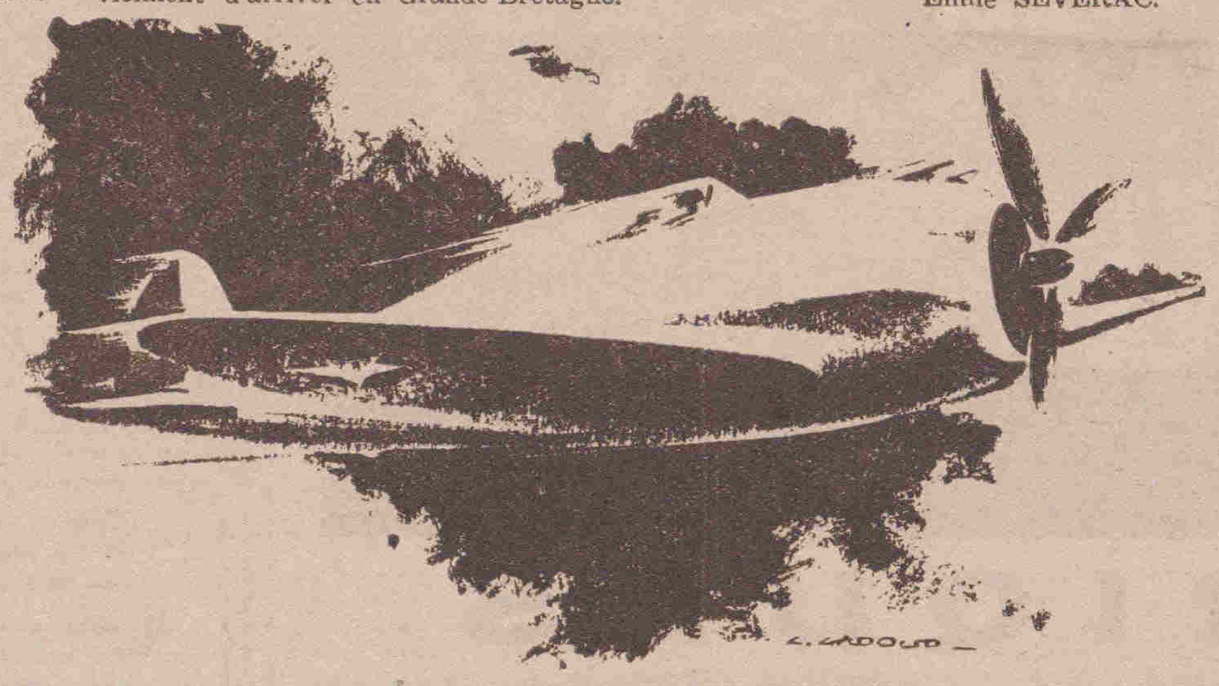
Le moteur de 1.200 cv. a été remplacé par le nouveau Pratt et Withney en double étoile qui développe 1,850 cv, ce qui donne, parait-il, à 9.000 mètres, une vitesse maximum de 640 km à l'heure. L'armement a été porté de 6 à 8 mitrailleuses, toutes de 13 mm.

On assure qu'un nombre important de chasseurs « Thunderholt » sera envoyé prochainement par l'Amérique sur le front occidental.

◆

Entre le Focke-Wulf et le « Thunderholt » des batailles fantastiques sont à prévoir. Sans dout est-ce en définitive la qualité du personnel et l'entraînement aux combats aériens est un facteur de poids — qui décidera de l'issue de cette nouvelle phase de la guerre.

Emile SEVERAC.



...affronter le FOCKE-WULF 190

le chasseur allemand qui tire 1800 obus à la minute ?

Il y a deux ans, à pareille époque, les opérations militaires les plus importantes étaient, de loin, les opérations aériennes qui se déroulaient sur le front occidental. La Luftwaffe et la R.A.F. se livraient un duel gigantesque. Des batailles d'une rare violence mettaient aux prises des centaines d'appareils et les pertes étaient considérables. On a compté jusqu'à 300 avions détruits dans la même journée (exactement 291 le 18 août, 311 le 15 septembre et 234 le 27 septembre).

Les combats aériens de jour qui, depuis cette époque, ont perdu beaucoup de leur ampleur, vont-ils recommencer au-dessus de la Manche, de la mer du Nord, de la France occupée et de l'Angleterre ?

Éventualité...

Un certain nombre de raisons en rendent l'éventualité vraisemblable.

On peut imaginer d'abord que les développements prochains de la campagne sur le front germano-soviétique permettront au commandement allemand de prélever une fraction importante de la flotte aérienne engagée contre les Soviets. Une partie en serait envoyée au Maréchal Rommel, l'autre viendrait renforcer les formations qui sont actuellement stationnées à l'ouest. Grâce à cet appoint, une action systématique de grande envergure pourrait être entreprise contre la Grande-Bretagne. Dans l'autre camp, les difficultés que présente la création d'un second front — difficultés que la tentative de Dieppe à confirmée — jointes à la nécessité politique pour les Anglo-Saxons de prendre des initiatives, créent des probabilités d'offensive aérienne.

On trouve donc au même moment et des deux côtés, l'opportunité d'une reprise violente des hostilités dans les airs.

A la fin de l'été 1940, lorsque l'on redoutait à Londres une attaque de l'armée allemande contre les Iles Britanniques, des bombardements étaient effectués quotidiennement contre les ports dits « d'invasion ». Inversement, si certains ports des côtes anglaises étaient reconnus demain par les observateurs de la Luftwaffe comme « ports d'invasion », il est probable qu'ils ne tarderaient pas à faire l'objet de raids massifs. Que si — comme on peut l'admettre — les ports anglais ne justifient pas des raids au titre de l'invasion, — ils risquent néanmoins de constituer des objectifs de première importance au moment où les conditions atmosphériques détermineront un ralentissement de la guerre sous-marine. Ainsi la lutte contre la navigation regagnerait-elle près des côtes ce qu'elle perdrait au grand large.

Retour aux raids de jour ?

Si l'aviation anglo-américaine multiplie les attaques aériennes contre le continent, la meilleure défense est le bombardement des aérodromes. En détruisant des appareils au sol, en rasant des installations, on compromet l'organisation d'un raid.

Enfin, si la guerre aérienne reprend, sur le front occidental, dans les semaines qui viennent, l'aspect de « guerre totale », il n'est pas exclu que les centres industriels connaissent de nouvelles « coventrysations ».

On sait que les opérations exclusivement aériennes peuvent revêtir des formes très différentes.

En 1940, les raids de nuit ne « coûtaient » à peu près rien à l'assaillant : 1 % de pertes au maximum. Depuis, les procédés de protection ont été améliorés. Les pertes, actuellement, s'élèvent en moyenne de 5 à 7 %. Et la proportion des avions abattus a toujours tendance à croître. En conséquence, il n'est pas impossible d'envisager un retour aux raids de jour effectués à la limite du rayon d'action des escadrilles d'accompagnement. Cela déterminerait automatiquement une vaste bataille aérienne qui mettrait aux prises les avions de chasse, chaque sortie de bombardiers devant servir de prétexte à un nouvel engagement.

Quels sont, d'ores et déjà, les moyens en présence ?

Du côté allemand, un monoplace : le Focke Wulf 190.

Du côté anglo-américain, plusieurs types : le « Stipfire », l' « Airacobra », le Curtiss P-40 et le « Thunderholt ». Mais il ne faut pas croire que la diversité des modèles constitue un avantage. C'est quelquefois le contraire.

Le Focke Wulf 190 est le plus récent des avions de chasse de la Luftwaffe. Il a fait son apparition au début d'avril dernier. Cet avion qui a été signé par l'ingénieur Tank, est équipé d'un moteur BM W 801 de 14 cylindres en double étoile qui développe 1.600 cv. Le capotage du moteur est étudié de telle sorte que les lignes de l'appareil sont d'une pureté et d'une finesse extrême. Le Focke Wulf 190 est caractérisé par une grande maniabilité et par une grande vitesse ascensionnelle. Sa vitesse maximum en palier est de 605 kilomètres à l'heure. Enfin cet avion qui pèse trois tonnes en ordre de vol, dispose d'un armement puissant : six mitrailleuses lourdes et deux canons Mauser de 15 mm., à cadence de tir très élevée (900 coups par minute).

Le Focke Wulf n'a pas tardé d'affirmer sur le « Spitfire » une très nette supériorité. Les communiqués officiels du Ministère de l'Air britannique reconnaissent que dans les combats qui opposent ces deux appareils le Spitfire a toujours le dessous.

A la vérité, le « Spitfire » est un avion qui a commencé la guerre. Il est le pendant du Messerschmittt 109. Bien qu'il ait subi de nombreuses transformations, il est évidemment désavantagé en face d'un appareil de conception plus récente. La R. A. F. n'a d'ailleurs à sa disposition aucun appareil de chasse de conception postérieure à l'ouverture des hostilités.

Les appareils construits d'après les prototypes de 1939-1940 et même de 1941, sur lesquels les Britanniques peuvent compter en ce moment sont tous des appareils américains. Les monoplaces fabriqués aux Etat-Unis et livrés à la R. A. F. sont le Bell « Airacobra »,

Des Taudis...

qu'on ne verra plus

Il y avait à Londres un quartier particulièrement riche — si l'on ose dire — en taudis : Poplar, où des milliers de familles ouvrières vivaient dans des conditioss atroces.

Ce quartier ayant été éprouvé par les bombardements, on se préoccupe déjà de sa reconstruction.

A cet effet, on a réuni des centaines de femmes de Poplar et on leur a demandé de donner leur avis sur les maisons qu'elles désireraient voir construire à la place de celles qui ne sont plus que ruines. Leurs observations et leur croquis ont été soumis à l'Institut royal des architectes et ces derniers, dit-on, en tiendront compte dans leurs projets.

Voilà un précédent heureux. Actuellement, quand on construit une maison, on se préoccupe en effet beaucoup moins des préférences de ceux qui doivent l'habiter que de l'opinion d'un propriétaire qui n'y mettra jamais les pieds.

Et c'est ce qui explique que, non content de ne pas détruire les taudis, on en construit encore.

Voilà en tout cas pour Poplar et ses habitants — on allait dire ses survivants — une conséquence heureuse des bombardements.

Et qui ferait souhaiter, toutes précautions prises, que...

Ça y est ! on allait proférer une énormité !

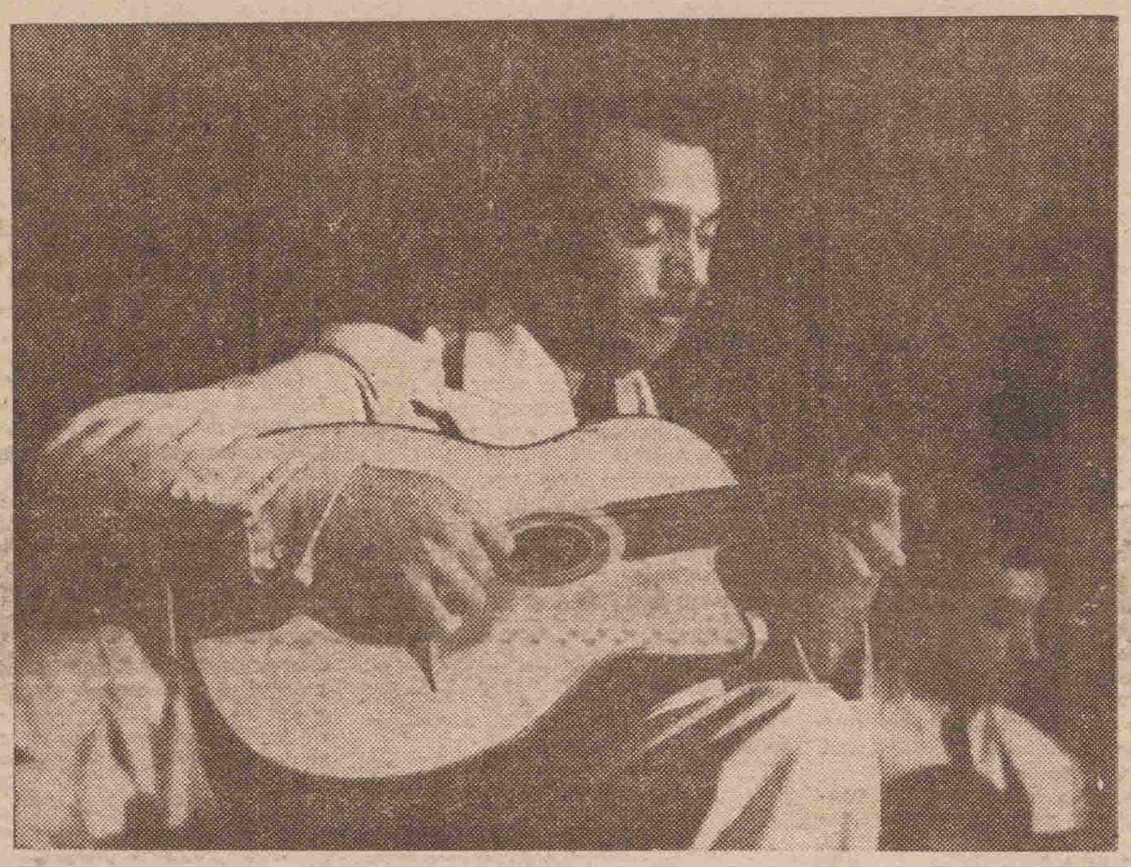
DJANGO RIENHARDT

L'art de Django Reinhardt et du quintette du Hot-Club de France est toute discrétion, mesure et goût.

A Marseille, dans une salle trépignante sous les pieds de deux mille spectateurs quelques « zazous » énervés crièrent « plus vite » ! à Django Reinhardt qui interprétait « Nuages ». Comme si le jazz se différenciait par sa vélocité, sa virtuosité !

Impassibles et quelque peu dédaigneux, les cinq musiciens du quintette continuèrent à interpréter avec la même réserve, avec la même flamme contenue et brûlante, les morceaux de leur répertoire. A la fin du récital, domptés, les spectateurs présents, tous levés, acclamèrent longuement Django Reihnardt et ses musiciens.

L'on a vite fait de prononcer à propos de Django, ce bohémien timide et génial, le nom de « plus grand guitariste swing du monde ». Voilà qui est bon pour les affiches. Il est beaucoup plus que cela. C'est un musicien. Un tempérament. Cet autodidacte, qui ne sait pas écrire la musique et qui dicte les partitions qu'il compose, travaille actuellement à une messe pour les Saintes-Marie de la Mer qui promet d'être un monument inoubliable.



... aristocrate du jazz

Si vous étourdissez Django dans une avalanche de questions techniques concernant les origines du jazz ou ses possibilités de développement, il vous faudra lui arracher ses réponses une à une, et d'ailleurs il ne vous répondra que ce que vous voulez qu'il vous réponde, car tout cela l'ennuie. Mais si vous lui dites : « Django, est-il quelque chose d'aussi beau que le « St-Louis Blues » ? alors il prendra sa guitare, puis doucement, il la caressera du bout des doigts.

Le regard plein d'une mélancolie passionnée Django Reinhardt pendant des nuits entières vous apprendra que tout ce qu'il joue est aussi beau que le « St-Louis Blues » !

BRANTOME.

Photo Jeanneaud P. W. 8.792

AVANT DETRE L'ENFER DU BAGNE

La Guyane peut devenir le paradis de l'or

La Guyane est le mélodrame de la géographie et des journalistes. Pour les Français qui ont lu les articles à grand spectacle de reporters avides de publicité, la Guyane n'est que l'enfer du bagne quand elle n'est pas celui de la combinaison politique. Certains confrères se sont copieusement étendus sur les hontes du bagne où les tripotages malpropres des ex-combinaisons électorales. Ils ne savent plus entendre de la Guyane que le bruit des menottes et des pots de vin. Ils ne veulent qu'exhiber à tout prix des faits sensationnels et tant pis si la vérité reçoit des cailloux au fond de son puits.

Nous avons été trouver M. Georges Bertin qui connaît la Guyane mieux que sa poche et qui a extrait 10.000 kilos d'or des placers de notre colonie.

— Les journalistes parlent de la brousse guyanaise parce qu'ils ont été faire une excursion dans la banlieue de Cayenne. Mais derrière cette Guyane de décor, il y a la vraie. Cette colonie, la seule que possède la France en Amérique du Sud, a été maintenue sous le coup d'un anathème industriel. La belle Guyane reste vierge d'efforts humains. Mais derrière le dépotoir des criminels, la colonie à fonctionnaires et l'ancien tremplin électoral, il existe un pays extraordinaire et inconnu.

Une société sans capitaux qui rapporte 3 kgs d'or par mois

Ce pays, c'est la Guyane des placers, la Guyane du Grand Bois, dont le soleil ne crève jamais le toit de verdure ; c'est la Guyane des fleuves immenses en bordure desquels vivent les derniers Indiens et que remontent ou descendent à longueur de pagayes les Youcas, les Saramacas les Bonis.

Cette Guyane que parcourent des sauvages libres. Cette Guyane qui n'a rien à voir avec les forçats, c'est la Guyane véritable. Celle où dorment 400 milliards.

M. Bertin qui a travaillé 30 ans dans les placers, a près de 70 ans.

— On a dit que le climat de la Guyane était dangereux.

Voici des chiffres officiels : la mortalité est de 3,04 % à la Réunion ; 3,82 % au Sénégal ; 6 % à la Guadeloupe ; 6,54 % à la Martinique et seulement de 2,56 % à la Guyane. Il y fait chaud, mais les nuits sont fraîches. La Guyane est un pays tropical où il vaut mieux travailler si on veut bien se porter.

Il y a un silence sur sa figure tannée, et puis :

— Je vous ai dit que notre Guyane vaut au moins 400 milliards. Les Américains du Nord ont, entre 1925 et 1927, soigneusement prospecté la Guyane. En 1928, ils nous ont communiqué ce chiffre qui est pour moi au-dessous de la vérité. La grande richesse de notre Guyane, c'est l'or d'alluvion et l'or de dragage.

L'exploitation est une des choses les plus étonnantes du monde. Un prospecteur constitue une société anonyme au capital zéro et composée de deux membres : un homme et une femme. La première opération financière consiste à obtenir à crédit l'outillage indispensable : une pelle (la « criminelle » comme on l'appelle là-bas), une bêche, une battée, du mercure, une hache, une scie, un sabre d'abatis. Rien de l'outillage fabuleux des mines du Rand !

Le couple part, emprunte une rivière au hasard, navigue au petit bonheur la chance, s'arrête à sa fantaisie ; pénètre dans la brousse, choisit un ruisseau au flair. La prospection va commencer ; elle est fantaisiste, mais le pays est si lourd de métal que le calcul des probabilités est avec lui.

Le prospecteur fait des trous dans le lit de la crique pendant que la femme construit la case. Si la prospection rend, on reste : le « bois-canon » de la forêt fournit le tuyau qui mène l'eau au « longtom », canal en planches grossières où navigue le sédiment. Au fond, on a placé le mercure ; l'or s'amalgame.

Ce n'est pas très perfectionné, mais au bout de quelques semaines la société a extrait de 1 à 3 kilos d'or qu'elle boira tumultueusement à Cayenne.

Les exploitations véritables sont rares. M. Bertin a travaillé 30 ans à la Compagnie des Mines d'Or de la Guyane hollandaise, à l'Awa. Dix tonnes d'or fin ont été enlevées du sol sous ses yeux, soit 500 millions de nos francs actuels, 300 kilos par an. Il suffirait d'un minimum d'organisation pour que la Guyanne devienne un des grands trésors impériaux de France.

Quatre vendanges par an

— La Guyane n'a pas que l'or, poursuit M. Bertin. L'élevage des troupeaux est florissant et moi-même, j'ai fait quatre vendanges dans l'année de la vigne que j'avais apportée du Poitou. Tout pousse, tout vient à la Guyanne, sauf les colons et les capitaux, tout pousse tellement qu'il faut se défendre contre une végétation obstinée à vous jeter à la rivière.

La main-d'œuvre est abondante : Guyanais doux et courageux au travail, Martiniquais rouspéteurs en surface, mais dévoués et débrouillards, Guadeloupéens résistants et solides, Barbadiens, Dominicains et Jamaïcains, méthodiques et sûrs. Le contrat de travail est de 156 jours. Certes, le pays n'est pas très peuplé, mais la population s'accroît très rapidement depuis l'abolition de l'esclavage et se tourne peu à peu vers l'or.

La Guyane est là-bas avec la richesse des grands espaces vides, la jeunesse d'une terre qui ne demande qu'à vivre et à faire vivre. M. Bertin, l'homme des Terres Ensoleillées qui a fait, avec Villeboy-Mareuil, la campagne du Transvaal, songe maintenant à la Guyane lointaine qui aurait besoin plus de Français libres que de forçats. Nul doute que l'actuel secrétaire d'Etat aux Colonies, qui a déjà pris bien d'heureuses initiatives, ne favorise la naissance de la vraie Guyane et ne lui permette d'être en Amérique du Sud, après le foyer du crime, le foyer de la civilisation française.

L.-G. DAMAS.

BRENN LE GAULOIS

PETITE HISTOIRE GAULOISE

— Avez-vous entendu parler de Fram-le-Bavard ? me dit Brenn.

— Non, je l'avoue, je ne connais pas ce monsieur...

— Pourtant, vous dévorez les livres d'Histoire !...

— Je dévore ce que je peux, Brenn... et comme j'ai beaucoup d'appétit... En tout cas, il n'est pas question de ce Fram, même dans « la Guerre des Gaules » de César...

— Eh bien, reprit Brenn, Fram-le-Bavard était un bonhomme des plus curieux. D'abord, il ne s'appelait pas Fram : son vrai nom était Folliculus, mais il avait choisi un pseudonyme guerrier (Fram vient de framée) pour les besoins de sa petite industrie. Je ne vous apprendrai rien en vous disant qu'à cette époque-là mes compatriotes faisaient souvent la guerre pour des raisons plus ou moins valables de prestige ou d'honneur... Fram ne participait jamais à nos petites distractions. Il se contentait de rester au village avec les femmes, les enfants et les vieillards, auxquels il faisait des cours de stratégie. Il donnait ses appréciations sur la conduite des opérations, jugeait les faits d'après les récits qui lui parvenaient et stigmatisait les fautes de ceux qui se battaient. Son petit travail lui était d'ailleurs profitable, car ses histoires étant fort goûtées des civils, il se faisait inviter aux repas...

— Bref, il mangeait à plusieurs rateliers ?...

— Si vous voulez ! Lorsque les guerriers revinrent, victorieux mais épuisés, Fram les encensa de mille façons, chanta des hymnes à leur gloire, et pleura les morts avec un lyrisme débordant : les anciens hochaient la

tête, ricanaient entre eux, mais ne faisaient rien pour écarter cet individu. Mais nous ! En ce temps-là (il y a exactement 2016 ans), j'étais encore trop jeune pour me battre. Mes compagnons et moi écoutions pieusement Fram. Il nous flattait : on peut dire que nous fûmes nourris de ses bavardages. D'après lui nous étions les plus forts, les plus intelligents ; nos armes étaient les meilleures ; le ciel tomberait sur nos ennemis ! Quant à César et à ses légions, autant n'en point parler...

Ainsi, nous crûmes Fram-le-Bavard. Il sut entortiller les plus malins dans les plis de sa dialectique. Et un jour, vous savez ce qui arriva : nous partîmes, nous tombâmes sur plus forts que nous, et nous fûmes écrasés sous un déluge de projectiles, que nous expédiaient des machines inconnues. Il paraît que nous nous conduisîmes fort héroïquement et que nous sauvâmes l'honneur... Et ce fut Alésia... Quelques-uns d'entre nous revinrent au village. Ils y retrouvèrent Fram en excellente santé, mais il les reçut avec des sarcasmes : — Je vous l'avais bien dit, criait-il, je vous avais prévenus, fous que vous êtes !... Et il allait partout répétant ces mêmes mots :

— Maintenant, il faut payer vos erreurs, il faut que tout le monde paye !...

C'est alors que mon cousin Camulogène, fils de mon oncle Camulogène, dit à Fram :

— Paye le premier !... Et il lui fendit le crâne... On n'en parla plus en Gaule, et c'est peut-être pour cela que l'Histoire ignore complètement Fram-le-Bavard...

— Tout de même, reprit Brenn, ce Fram a fait bien du mal à la nation. Heureusement que vous ne connaissez pas, vous autres civilisés, ce genre d'individus...

— Bien sûr, voyons, Brenn, il n'y a pas de Fram chez nous...

SORO.

Foire aux films

FILMS A VOIR

Au revoir M. Chips (américain)

Un véritable chef-d'œuvre du genre. Il prouve à tous ceux qui attendent beaucoup du nouveau cinéma qu'on peut se passionner pour une œuvre où il n'y a pas de « conflit psychologique ».

Un film à voir absolument.

FILMS A VOIR PAR TEMPS DE PLUIE

Veillée d'amour (américain)

Justement, il y est question d'inondation... En somme, un sous-introduit de « Elle et lui ». Autrement dit, un film fait sur mesure pour utiliser le tram Irène Dunne - Charles Boyer. Elle, on ne se lassse pas de la voir. Lui est honnête. Sans plus.

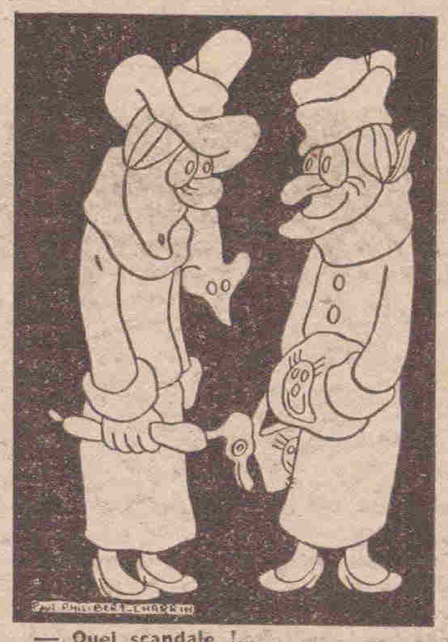
La tradition de minuit (français)

Un bon film policier, tiré d'un livre de Mac Orlan. Dommage qu'il soit gâté par un autre tram qui sévit sur nos écrans, le couple Romance-Flament. Ce dernier, pourtant, interprète un rôle tout à fait « dans ses cordes » et s'y montre à l'aise. Viviane est honnête. Tout juste.

ET SI VOUS N'AVEZ VRAIMENT RIEN DE MIEUX A FAIRE

Fièvres (français) avec Tino Rossi (c'est tout dire !)

René BREST.



— Quel scandale !...
— Peuh ! avec ces restrictions... on fait un plat d'un rien !...

COMPAGNONS
consacrera un prochain numéro spécial aux
Travailleurs de la mer
Marine de Guerre
Marine Marchande

LA VIE N'EST PAS NEUTRE

DEUX CENTS FIANCES EN QUETE D'UN TOIT

Deux cents jeunes gens de 21 ans, sortant des chantiers de jeunesse et qui sont actuellement fiancés ne peuvent cependant pas se marier.

Parce que, nous dit-on, ils cherchent en vain un appartement.

L'association des anciens des chantiers s'est occupée d'eux, d'autres organismes aussi. Les pouvoirs publics eux-mêmes se sont émus de cette situation.

Et cependant, il n'y a rien à faire.

Le journal qui nous rapporte ce fait affligeant ajoute :

« Si quelqu'un trouve une idée ou une solution, qu'il la fasse connaître, il sera le bienvenu. »

Nous joignons notre voix à celle de notre confrère.

Sans pourtant, partager son scepticisme.

Il n'y a rien à faire ? Vraiment ?

Il n'y aurait pas, en France une autorité capable de trouver deux cents appartements vides, même dans une cité réputée surpeuplée ?

Le fait serait surprenant.

En plein centre de la ville dont il s'agit vraisemblablement de superbes immeubles sont en voie d'achèvement.

On nous dira que tout est retenu « sur plan » et depuis belle lurette.

Mais, sacrebleu, les futurs locataires de ces buildings n'ont pas la prétention d'occuper, un jour, deux appartements. Quand ils prendront possession du nouveau, il leur faudra bien abandonner l'ancien.

Ne pourrait-on pas, avant qu'ils aient donné leur congé, bondir chez ces gens-là et retenir les logis qu'ils s'apprêtent à quitter ?

On arguera que c'est plus facile à dire qu'à faire, qu'il faut compter avec le propriétaire, avec le régisseur ou le gérant qui ont des amis et des connaissances à caser, ou qui songent, mon Dieu ! à profiter de la crise du logement pour réaliser quelque bonne affaire.

A quoi nous répondrons que nous nous moquons royalement de tous ces petits intérêts.

Nous avons beaucoup de respect, certes, pour le droit de propriété, le « sacro-saint droit de propriété ».

Mais ce respect ne va pas au-delà de l'intérêt général.

Et l'intérêt général exige, plus que jamais, qu'on encourage les jeunes gens de France à fonder un foyer.

Ça nous suffit. Nous ne voulons savoir rien d'autre.

On nous dit qu'à Paris, des hôtels ont été purement et simplement réquisitionnés pour loger les étudiants qui n'avaient pas de toit.

Le confrère que nous citions plus haut demandait une idée.

Il y en a là une à creuser.

Allons, les deux cents gars qui recherchez un nid, ne perdez pas espoir.

Vous allez voir que ça va venir.

A votre place, on commencerait à s'occuper sérieusement des formalités auprès de M. le Maire et de M. le Curé.

ON DEMANDE UN FIL D'ARIANE

En Suisse, pays de gens pratiques, vient de se créer une « société anonyme de conseillers en matière d'économie de guerre ».

Nos voisins, tout comme nous-mêmes, sont littéralement submergés par le flot des lois et règlements nés des circonstances qui se traduisent par une paperasserie où l'humble citoyen a quelque peine à s'y retrouver.

Les nouveaux conseillers s'offrent à guider le profane dans ce labyrinthe où, si l'on n'y prend garde, on risque la contravention, si ce n'est plus, à chaque tournant.

Il est curieux qu'en France on n'ait pas encore vu apparaître de tels spécialistes.

Mais ça ne saurait tarder.

Et, de même qu'on allait jadis trouver l'écrivain public, on demandera au « conseiller économique » de nous expliquer la marche à suivre pour se faire envoyer des pommes de terre ou pour s'acheter un complet veston.

DIALOGUE DES TEMPS PRESENTS

— C'est honteux, mon cher ! Il y a deux mois, un lapin gras et dodu valait une cinquantaine de francs. Or, aujourd'hui, on nous vend un lapin squelettique cent francs ! n'est-ce pas révoltant ?

— Oui, bien sûr... Mais dites-moi... Ne pourriez-vous pas m'indiquer où il faut s'adresser pour en avoir un ?

— C'est comme les pommes de terre. Savez-vous à quel prix on a osé m'en proposer ?

— Non, mais ça ne fait rien... donnez-moi l'adresse.

LES TECHNICIENS NE VEULENT PAS D'ENFANTS

Pour s'appliquer à un pays voisin du nôtre — La Suisse, pour ne pas la nommer — la statistique suivante, établie par le Dr Bluchsweiler, ne diffère sans doute pas beaucoup de celle qu'on pourrait dresser pour notre propre pays ?

« Les directeurs d'entreprises ont, en moyenne, 1, 83 enfant (on frémit à l'idée de ce que donnerait ce fractionnement s'il était pris au pied de la lettre), les employés de bureau en ont 1,73, les techniciens, 1,42, les ouvriers qualifiés 1,84 et les manœuvres 2,86.

Soixante-dix pour cent des ménages ne comptent pas plus de deux enfants.

Le record de faible natalité est battu par les techniciens ; on compte, en effet, dans les rangs des techniciens deux fois plus de couples sans postérité que de ménages dotés de trois ou quatre descendants. »

LA TENTATION d'Henri Gadavoux

Il était une fois, à Paris, un employé de magasin qui, à force de labeur et de patience parvint à la fonction enviée de chef de rayon.

Depuis trente ans, cet homme exemplaire était ainsi au service de la même maison. Déjà il voyait poindre le jour où, pour prix de sa fidélité, on épinglerait sur son veston cette médaille des vieux serviteurs qui, à défaut d'une retraite substantielle, vient récompenser le dévouement et la constance des humbles travailleurs blanchis sous le harnois.

Mais un démon veillait ; ce même démon sans doute qui avait entrepris de faire succomber Saint-Antoine et qui, n'y ayant point réussi, opère depuis lors dans le rayon du dessous, sur des âmes moins bien défendues.

La tentation se présenta à notre chef de rayon sous la forme du troc.

Le troc... Qui se méfierait de cette monosyllabe, aujourd'hui sur toutes les lèvres ? Qui pourrait supposer que ce système simple comme l'antique et remis à la mode par les circonstances pourrait mener sur la pente savonnée du vice et, par ce tobogan, conduire jusqu'au banc d'infamie, de la correctionnelle !

L'honnête employé, pour sûr, ne s'en doutait pas, sans quoi il se fût gardé comme la peste, d'offrir à de louches intermédiaires, en échange de paquets de cigarettes, de jambon et de beurre, des objets d'orfèvrerie appartenant à sa maison.

Adieu, la médaille des vieux serviteurs ! Adieu, les humbles joies que trente années d'obscure abnégation lui auraient méritées !

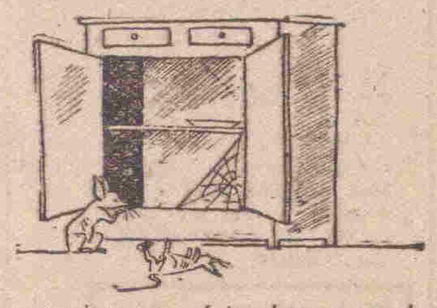
Victime du troc, Henri Gadavoux — c'est le nom du vieil employé parisien — n'est plus désormais qu'une épave aux cheveux blancs.

HISTOIRE DE RIRE
ou
Un petit tour à la Foire de Lyon

N'étant pas spécialement acquéreur de pylones de haute-tension ni de pelle mécanique géante ni encore de véhicule pour transports régimentaires, ce n'est pas dans les dédales des mastodontes d'acier du Grand Palais de la Foire de Lyon que j'ai trouvé ma pitance, mais dans un humble stand des Inventions où j'ai fait des trouvailles étonnantes comme vous allez en juger :

CONFORT 1943
L'art de tuer les rats...

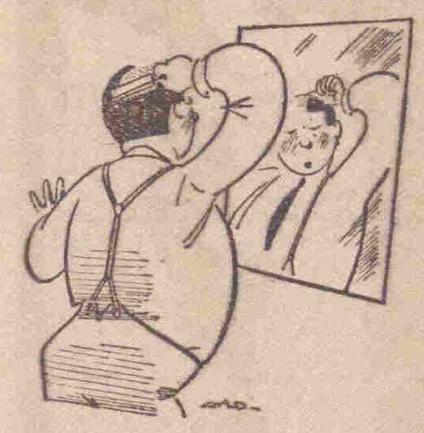
Nous avons été indignés par d'autres instruments de supplice, mais pour rats cette fois. Deux modèles au choix : « Mort par immersion » et « mort par l'assommoir breveté ». Pourquoi ne pas s'en tenir à la classique « mort aux rats » ou même, solution alliant la bonté à l'économie, laisser plus simplement mourir de faim ces pauvres rongeurs qui ne peu-



vent plus nous faire beaucoup de ravages dans nos dépenses vides de nos ex-garde-manger !

Le peigne-tondeuse automatique

L'avantage qu'offre cet instrument absolument inédit réside dans le fait qu'il permet à son détenteur de se couper soi-même les

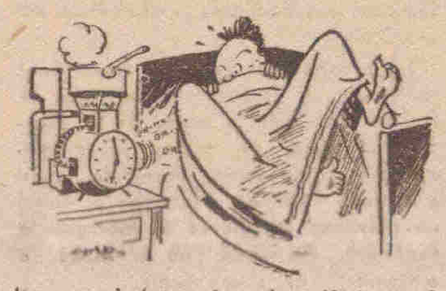


cheveux au fur et à mesure qu'ils poussent.

Ainsi, chaque matin, après nous être « fait la barbe », nous n'aurions plus qu'à nous « faire les cheveux... » C'est bien là ce qu'on appelle supprimer les intermédiaires et simplifier la vie...

Le réveil-allume-gaz

Nous connaissions déjà le réveil-en-radio, le réveil téléphonique, voici le réveil-déjeuner. A quand le réveil-coucher... Mais, voici cette trouvaille : vous vous couchez le soir, vous dormez du sommeil du juste après avoir monté votre réveil et au matin, vous n'avez que la peine d'avaler votre café au lait bouillant, ou d'y tremper des toasts que vous devrez cependant



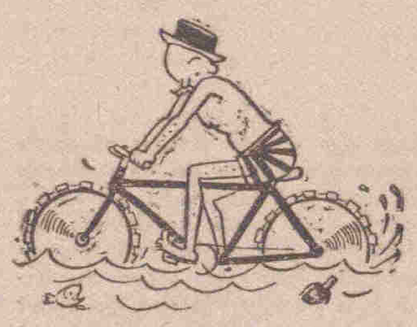
beurrer à la main, c'est là le seul inconvénient... Il est vrai qu'en compensation le réveil-allume-gaz peut être synchronisé avec le vidoir à ordures, le poste de radio et d'autres instruments d'une utilité secondaire.

Sur deux roues

Si la capacité d'absorption d'une plate-forme de tramways lyonnais augmente de jour en jour du fait de notre amaigrissement régulier, certains sportifs n'en rêvent pas moins de posséder un vélo. A leur intention, voici quelques sensationnelles découvertes qui nous furent présentées à la foire et qui vont les décider à adopter les derniers mots de la technique du cycle...

Le pneu tout liège

Réalisable à peu de frais cette invention est à la portée de tous. Prenez quelques douzaines de bonnes bouteilles « d'appellation contrôlée », videz-les, enfilez soigneusement à un solide fil de fer les bouchons de ces bouteilles comme un collier de perles. Appliquez le collier ainsi obtenu sur la jante et vous aurez ainsi un bandage qui offre cet avantage sur son « ancêtre » le pneu, c'est qu'il est increvable, plus léger que lui et qu'il supprime le poids de la pompe.



Le guidon articulé

Un astucieux chercheur a imaginé un guidon transformable en marche permettant de passer à volonté de la position « courte » à la position « à la papa »...

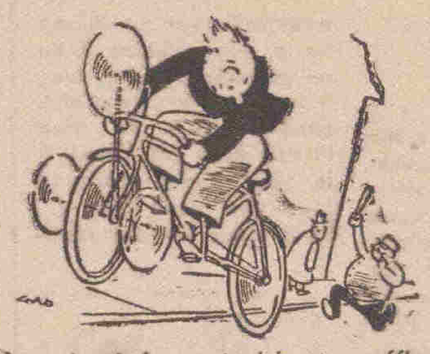
Voilà qui rappelle le roadster décapotable des dimanches d'antan...

Le vélo tri-moteur à hélices propulsives...

Après le croisement du vélo et de la pétrolette ayant donné naissance à un engin à moteur auxiliaire, toutes les mauvaises langues prétendaient qu'il avait les inconvénients de ses deux ancêtres, nous trouvons aujourd'hui ce produit d'un croisement plus compliqué que nous avons nommé plus haut. Son constructeur a placé sur la fourche avant d'un vélo ordinaire trois axes supportant trois grandes hélices qui par un jeu compliqué de chaînes sont actionnées par le pédalier, c'est-à-dire par le pédaleur...

« A plein régime, paraît-il, le vélo est arraché en avant, il avale les côtes sans peine, supprime l'emploi du dérailleur, etc... »

C'est magnifique, mais, suivant le principe bien connu du moulin-



à-vent, si le vent debout souffle en tempête le vélo risque de décoller et d'aller atterrir, Dieu sait où !

Sciences révolutionnaires : « L'Inventeur Mathématicien »

Enfin, nous avons écouté avec intérêt les explications de ce savant chercheur qui propose à ses visiteurs fortement impressionnés un choix de tables, de réglettes à calculs « destinées à simplifier les recherches mathématiques en donnant des résultats cinq fois plus précis que les instruments en usage dans les bureaux d'études ».

Ils ne coûtent que de trois francs à trois cents et, sans aucun supplément, leur inventeur s'engage à donner aux acquéreurs des leçons particulières jusqu'à ce que ceux-ci utilisent couramment les appareils.

Je crains que le savant n'y perde son temps, son compte et son arithmétique..

***

Disons pour terminer que tous ces inventeurs réclament des commanditaires. Nous faisons des vœux sincères pour qu'ils en découvrent autant qu'ils ont découvert d'idées géniales et tout sera dit et définitivement réglé.

Y a de l'abus
Les salopards

Ils continuent.

Ce n'est pourtant qu'on leur ait ménagé les avertissements.

Et la récente condamnation aux travaux forcés à perpétuité que la Tribune d'Etat a infligée à l'un d'eux aurait dû, à défaut d'autre sentiment, donner à réfléchir aux autres.

Mais non, ils continuent quand même.

Voici les trois faits divers que, dans la même semaine, nous ont rapportés les agences :

A Evreux, l'ancien chef d'escadron Alfred Bonardi-Fumesnil, délégué départemental du Comité d'assistance aux prisonniers de guerre, et par conséquent, une « notabilité » du pays, un homme en l'honorabilité de qui on était fondé d'avoir toute confiance, n'avait rien trouvé de mieux, le kommando nord-africain ayant été dissous, que de partager avec ses subordonnés les colis destinés aux prisonniers.

... A Mesnil-Clinchamp, dans le Calvados, le secrétaire de mairie, Edmond Decaen, recevait du Secours National des cigarettes pour les prisonniers, à charge pour lui de les distribuer aux familles de ceux-ci. Il les distribuait, en effet, mais en prélevant sa petite dime. Quand il devait en donner trois paquets, il n'en remettait que deux. Grâce à la petite provision qu'il se constituait ainsi, il trafiquait, il va sans dire, au marché noir. Sa femme — 19 ans — a été arrêtée comme complice.

... A Saint-Prozet (Tarn-et-Garonne), Mme Gabrielle Crabos, veuve Plandzs, receveuse des Postes et sa belle-fille dérobaient le tabac que renfermaient les colis destinés aux prisonniers de guerre, déposés à son guichet.

***

Un ancien officier, un secrétaire de mairie, une receveuse des postes...

Navrant.

Cette crise de moralité dont on parle tant, il faut décidément reconnaître qu'elle est devenue très sérieuse. Il ne se passait pas de jour, déjà, qu'on ne surprît, en train de trafiquer, quelque fonctionnaire du ravitaillement. Et certes, la tentation est forte, quand les scrupules ne nous étouffent pas, de profiter de sa situation pour détourner des feuilles de tickets d'alimentation ou la marchandise qu'on est chargé de répartir. On met cela au compte du « coulage » et tout est dit. Ça ne s'excuse pas, mais, à la rigueur, ça s'explique.

Mais les colis de prisonniers ! Ces colis pour l'envoi desquels tant d'humbles familles se saignent aux quatre veines. Ces colis qui apportent au stalag autant de réconfort moral que matériel, ces messages du foyer qui suffisent à ensoleiller la journée de l'exilé, comment est-il possible qu'on les vole et qu'on les viole.

Les salopards, les salopards

Marc ALLAIN

CYCLISME FRANÇAIS et CYCLISME BELGE 1942

LA saison vient de prendre, officiellement fin, avec le Circuit de France, transposition d'une formule célèbre, mais dont, bien sincèrement, nous n'arrivons pas à reconnaître l'intérêt, à ce moment-ci de l'année. Nous pouvons, en tous cas, établir maintenant le bilan de la saison et envisager les possibilités, autant que les espoirs, pour 1943, des deux nations qui n'ont cessé d'affirmer leur supériorité dans le sport cycliste : France et Belgique.

Le récent Grand Prix de l'Auto, qui constitue en lui-même une remarquable innovation, a permis une confrontation dont les nôtres sont sortis vainqueurs ; mais leur victoire, ils la doivent à Thiétard, quelque soit l'aide apportée au leader et la docilité aux ordres de Léo Véron, car la victoire appartenait à l'équipe du coureur passant le premier la ligne d'arrivée et il s'en fallut de bien peu pour que le vainqueur ne soit remonté sur le poteau, par Debuisson et surtout Van der Meerschaut, dont le retour avait été extraordinaire ! Le triomphe de l'équipe de France n'en assure pas moins la consécration d'une saison au palmarès particulièrement brillant : il y eut bien cette désastreuse Course dans Paris, où les Belges classaient huit hommes dans les dix premiers, « râflant » en outre les cinq premières places ; certains optimistes quand même cataloguèrent cette écrasante défaite au rayon des exceptions, à mettre au compte de la malchance... Ont-ils raison ? C'est là un point que je crois inutile de débattre. Un fait est certain, les Belges disposent d'une véritable pléiade de coureurs jeunes et promis, semble-t-il, à un brillant avenir : van der Meerschaut — l'homme au palmarès record pour l'année, « Le Blanc », l'Albinos des Flandres — Debuisson, successeur de Sylvère Maës, Depredhomme, Dupont, Van de Weghe, Paepe, Claes, Janssens, et tant d'autres. Qu'avons-nous à leur opposer : un leader, tout d'abord, le « champion » Emile Idée, tout auréolé du prestige d'une saison magnifique, Emile Idée, qui s'avère comme le digne successeur des Lapize et autres Petit-Breton ; Garrigou, et, plus près de nous, Antonin Magne. Lui aussi est jeune, mais derrière lui ? S'il fallait accorder un numéro 2, la palme irait incontestablement à Louviot ; le « môme Laripette » n'a pas fini de nous étonner, depuis certain championnat de France enlevé à la surprise générale ;

Jean-Marie Goasmat, Gianello, Mallet, — l'homme qui se joue de la mort, — ont confirmé, cette année-ci, leurs dons de grimpeurs, mais ont affirmé que le genre minuscule, « puce », fournit aussi des rouleurs de premier plan et je n'en veux pour preuves que les victoires de Dante Gianello, — la saison passée, il est vrai, — le succès inattendu de Jean-Marie aux Nations et le retour de Mallet, lors du championnat de France. Vietto, sans atteindre à sa forme passée, Laurent, plus inégal ; Tanneveau, toujours régulier, sont gaillardement sur la brèche et quant à Mithouard, le bon Samaritain, il doit rêver à ce Grand Prix des Nations, bêtement, mais involontairement perdu et à cette arrivée du championnat, où, sacrifiant sa dernière chance, il lançait Idée dans le « trou », vers la victoire. Maye demeure le sprinter n° 1 ; Cosson, Caput, Goutal, Gauthier, Munier, Yvon Marie, Guillier, Soffietti, Bertocco, Le Guevel surtout, avec des hauts et des bas, ont tous fait une belle saison.

Peu de jeunes, mais Fricker, Blum, Kallert, Boda, Caffi, Bonnaventure, pour ne pas citer les amateurs Néri, Prietti, affirment de belles qualités.

S'il y avait eu, cette année, un « vrai » Tour de France, les Français y auraient eu une chance de premier ordre et l'on aurait vu « sortir », sans doute, un Blum, un Guégan, un Fricker ou un Caffi, tout comme s'y révélèrent Speicher, Vietto, Mallet, Goasmat ou Maye.

Et j'opine à penser que la saison prochaine nous vaudra de belles luttes franco-belges, mais que les nôtres s'y doivent affirmer meilleurs, dans l'ensemble, que leurs rivaux « flahutes ».

Jacques PALIERRE.

Echos Sports

Sprint de la Semaine

Le « Circuit de France » s'est terminé par la victoire du Belge Neuville, devançant de plus de six minutes, au classement général, le Français Thiétard, qui semble se retrouver particulièrement, en cette fin de saison, Caput, à quelques secondes, Bonduel, Level, Disseaux, Louviot, Goasmat, Idée, Guillier, Le Guevel, Carini, Goutal, etc.

Raymond avait gagné la dernière étape, Dijon-Paris, longue de 358 kilomètres, battant au sprint, après une ultime échappée dans Sens Tassin et Carini.

— Le Grand prix d'Espéranza, réunissant les meilleurs routiers des deux zones a été l'apanage de l'ex-gagnant de Bordeaux-Paris, Laurent qui régla, au sprint, Lauck et le Suisse Ern.

— A Montluçon, Damiens, déjà vainqueur dimanche passé, a disposé des meilleurs amateurs français, prenant, en particulier près de 2 minutes au second, le champion de France, Néri.

⁂

En football, la sixième journée de championnat n'a apporté aucune surprise notable, si ce n'est l'écrasement par Marseille dont le retour s'annonce fulgurant, des infortunés Avignonnais, victimes des décisions un peu sévères de Dame Fédération. En tous cas, c'est la première fois, à notre connaissance, qu'un tel score est réalisé en championnat de France et le leader d'attaque marseillais Aznar peut, d'ores et déjà se voir décerner le titre de meilleur « goal-getter ».

Voici les résultats :

En Z.N.O. : L.O.U.-Annecy, 1-0.
Saint-Etienne-Grenoble, 1-1.
Sète-Alès, 6-0.
Nimes-Montpellier, 3-0.
Toulouse-Clermont, 2-0.
Marseille-Avignon, 20-0.
Perpignan-Brive, 1-0.
Cannes-Nice, 2-0.

En Z.O. : Lens-Amiens, 5-0.
Sochaux-Le Mans, 6-3.
Rouen-Troyes, 4-3.
Le Havre-R.C.P., 1-0.
Stade C.A.P.-Red-Star, 2-2.
Reims-Bordeaux, 2-2.
Lille-Roubaix, 3-1.
Fives-Rennes, 2-1.

PROPOS SUR LE NOBLE ART

L'ETOURDISSANTE victoire remportée par Marcel Cerdan, sur l'Espagnol Ferrer, a certainement comblé les optimistes, parmi les fervents du noble art et le titre dont peut se parer, à nouveau, le brillant boxeur marocain, lui sied, on ne peut plus parfaitement, en attendant, bien entendu le titre mondial que, malheureusement, les événements risquent de dérober longtemps encore à ses poings vainqueurs.

85 secondes ! Ferrer allant cinq fois à terre avant d'abandonner, pour éviter, avec dignité, l'écrasante correction de la supériorité ! Bravo. Oui, mais..., et le public ? Car il y avait un public, un public record, lui aussi, à en juger par la recette. A-t-il prisé, à sa juste valeur la victoire-éclair du champion. Dans le oh ! d'admiration, qui précéda l'ovation, n'y avait-il pas aussi un « ah », un tantinet désillusionné, un ah qui signifiait « 300 francs pour une minute et demi ! c'est un peu cher ! » Car le prix des places allait jusqu'à 200, 300 francs, sinon plus. Il faut bien couvrir les frais d'organisation, de bourse, et les organisateurs ne peuvent être tous des mécènes désintéressés. Cela ne fait rien, pour 85 secondes, c'était bien payé ! Encore heureux que les sportifs, ceux-là surtout qui assistent à de tels combats, alertés par des précédents qui ne sont pas si rares, d'ailleurs, n'arrivent pas, comme certains spectateurs au théâtrer, à la fin du premier round, pardon, du premier acte.

Il est loin le temps magnifique des matches « au finish », des combats de cinq, six ou même dix heures !

Que voulez-vous ; il faut désormais prendre ses risques pour assister à une rencontre d'importance : et certains — qui n'ont pas tout à fait tort, car c'est au moins une excuse réconfortante — diront que la qualité vaut bien la quantité, et, qu'à défaut d'une suite de quinze reprises, menées à un rythme continu, « emballant », il vaut mieux encore la splendide démonstration d'une passe savamment assurée, d'une imparable « botte de Nevers », au massacre ou à la nonchalance de certains combats.

⁂

LES rencontres entre amateurs sont souvent parmi les plus spectaculaires. De science, très peu, généralement, de « tête » encore moins, mais un enthousiasme, un courage, une bonne volonté évidente, et si les crochets ou les directs ne rencontrent pas toujours le but auquel ils sont destinés, la fougue généreuse fait pardonner à l'inexpérience.

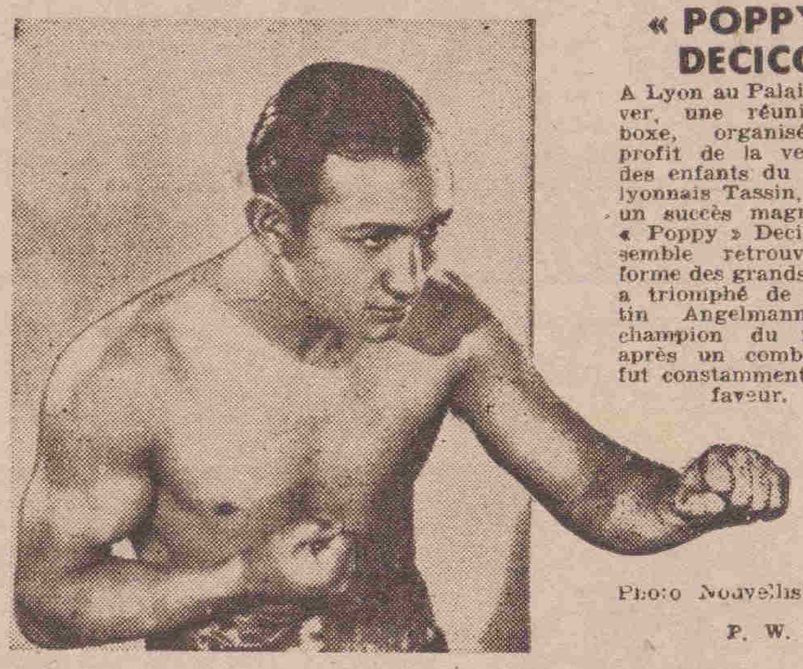
Il arrive cependant — et ce fut le cas à Lyon, voici une quinzaine de jours, lors des Challenges de « l'Auto » — d'admirer des bonhommes qui vous réconcilieraient, avec le noble art, ses plus acharnés détracteurs.

Le boxeur en question s'appelle Budrewitch, de Grenoble, et est champion de France universitaire. Il rencontrait, en finale, un redoutable rival, réputé pour sa puissance de frappe, à la stature épaisse et rablée, à l'œil presque méchant dans sa volonté de « liquider rapidement la situation ». Notre héros, au contraire, le torse pris dans un maillot blanc, offrait un visage rieur, nullement effrayé à la perspective de ce que les spectateurs attendaient avec appréhension pour lui : l'écrasement. Laissant ses lunettes à son soigneur, car il portait des lunettes, le Grenoblois, au coup de gong, se mettait en fausse garde, attendait l'attaque, qui venait avec impétuosité, sans résultat, d'ailleurs, car l'assailli l'avait esquivée, cueillant l'agresseur, au passage, d'un gentil petit crochet du gauche... Et, deux rounds durant, la démonstration se poursuivit faisant penser à ces histoires policières où le gentleman en habit, assomme proprement, sans se salir les doigts, le méchant bandit herculéen...

Avant que l'arbitre ne prononçât le fatidique « break », Budrewitch cessait la joute, étendait les bras, le sourire aux lèvres, relevant d'un mouvement de tête, une mèche rebelle.

Je ne sais si Budrewitch poursuivra une longue et glorieuse carrière ; il boxe d'ailleurs pour son seul plaisir. En tous cas, que les organisateurs nous fournissent au moins un combat semblable, à chaque réunion, et, sans risquer beaucoup, je leur promets le succès.

Henry LAPIERRE.



« POPPY » DECICO

A Lyon au Palais d'Hiver, une réunion de boxe, organisée au profit de la veuve et des enfants du boxeur lyonnais Tassin, obtint un succès magnifique. « Poppy » Decico, qui semble retrouver sa forme des grands jours, a triomphé de Valentin Angelmann, ex-champion du monde, après un combat qui fut constamment en sa faveur.

Photo Nouvelliste.

P. W. 8.790.

LES COURSES DE HAIES

Les courses de haies 110 et 400 mètres présentent les mêmes caractéristiques que les courses de vitesse, avec cependant, l'impérieuse nécessité de franchir à intervalles réguliers les osbtacles qui en font l'attrait et la difficulté.

Ces courses nécessitent de nombreuses qualités physiques et morales ; à la base la **vitesse,** puis la coordination, la souplesse, l'audace et l'intelligence du coureur complètent utilement la valeur éducative de ces exercices. Sollicitant d'une manière très active les systèmes nerveux, musculaire, articulaire, respiratoire et circulatoire, les courses de haies s'adressent cependant à tous les jeunes gens, à condition de régler " en fonction de leur âge ", la hauteur des obstacles et la distance à parcourir.

La vitesse reste à la base de ces courses, il importe que le passage de la haie soit exécuté sans perte de temps en rasant l'obstacle, c'est-à-dire en évitant de trop élever le centre de gravité au-dessus de la haie.

Il semble utile de préciser certaines conditions générales :

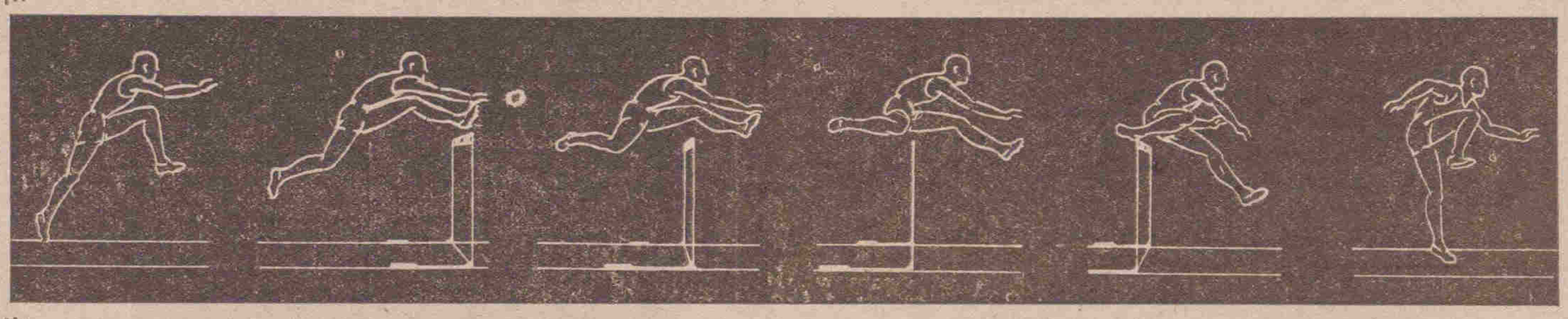
A. — **Le départ.** — Il s'exécute dans les mêmes conditions que celui des courses de vitesse, avec la nécessité d'arriver devant l'obstacle avec le maximum de vitesse sur le bon pied, c'est-à-dire à bonne distance de la haie, ceci amène parfois le coureur à modifier complètement sa position de départ.

B. — **L'attaque de l'obstacle.** — Elle doit être effectuée sans appréhension, en pleine vitesse et sans blocage afin de ne pas transformer se passage en un saut.

C. — **La course entre deux obstacles.** — Dans le 110 mètres haies, le coureur parcourt en 3 foulées, la distance comprise entre deux obstacles, dans le 400 mètres haies, il exécute 15 ou 17 foulées, afin de toujours arriver sur la bonne jambe d'appel.

" Dans le 400 mètres haies, la jambe qui est lancée en avant, doit être la jambe gauche ".

Les courses de haies s'adressent plus particulièrement aux athlètes de grande taille, possédant d'abord la vitesse, ensuite un enfourchement supérieur. L'apprentissage de la technique des courses de haies, nécessite un travail assidu, continu, comme certaines spécialités athlétiques, l'acquisition du style est le résultat d'un travail acharné, comportant des hauts et des bas, contre lesquels, le jeune athlète devra lutter de toute sa volonté, avec persévérance et confiance dans le résultat.



Le coureur a quitté le sol en donnant son impulsion avec la jambe arrière, il se prépare à l'attaque de la haie, la jambe avant est fléchie. Le tronc se couche sur la jambe.

La jambe maintenant étendue, le coureur aborde la haie par le pied en flexion, les bras équilibrent le coureur, celui qui est opposé à la première jambe est projeté vers l'avant.

Le coureur est en complète suspension. Tandis que la jambe avant conserve la même position, la jambe arrière se replie sur elle-même dans le plan latéral pour éviter l'obstacle.

Le coureur a utilisé au maximum le passage rasant, il est par le fait aplati sur l'obstacle. La première jambe reste tendue et la jambe arrière revient progressivement vers l'avant.

Phase descendante : le bras opposé à la jambe avant aide au retour de la jambe arrière vers l'avant. L'athlète s'apprête à reprendre contact avec le sol, le tronc s'est légèrement redressé.

Le coureur a repris contact avec le sol par la plante du pied ; il se remet progressivement en position normale de course. Le tronc penché légèrement vers l'avant, aide à la reprise rapide.

Imprimerie Commerciale du « Nouvelliste », 12-14, rue de la Charité, Lyon. Le gérant : Michel DUPOUEY.

Perrine était servante...

OU LA CHANSON ANIMEE DES COMPAGNONS DE LA MUSIQUE

PERRINE ETAIT SERVANTE
CHEZ M. LE CURE

SON AMANT VINT LA VOIR
UN SOIR APRES L' DINER

PERRINE, O MA PERRINE,
JE VOUDRAIS BEN T' BISER.

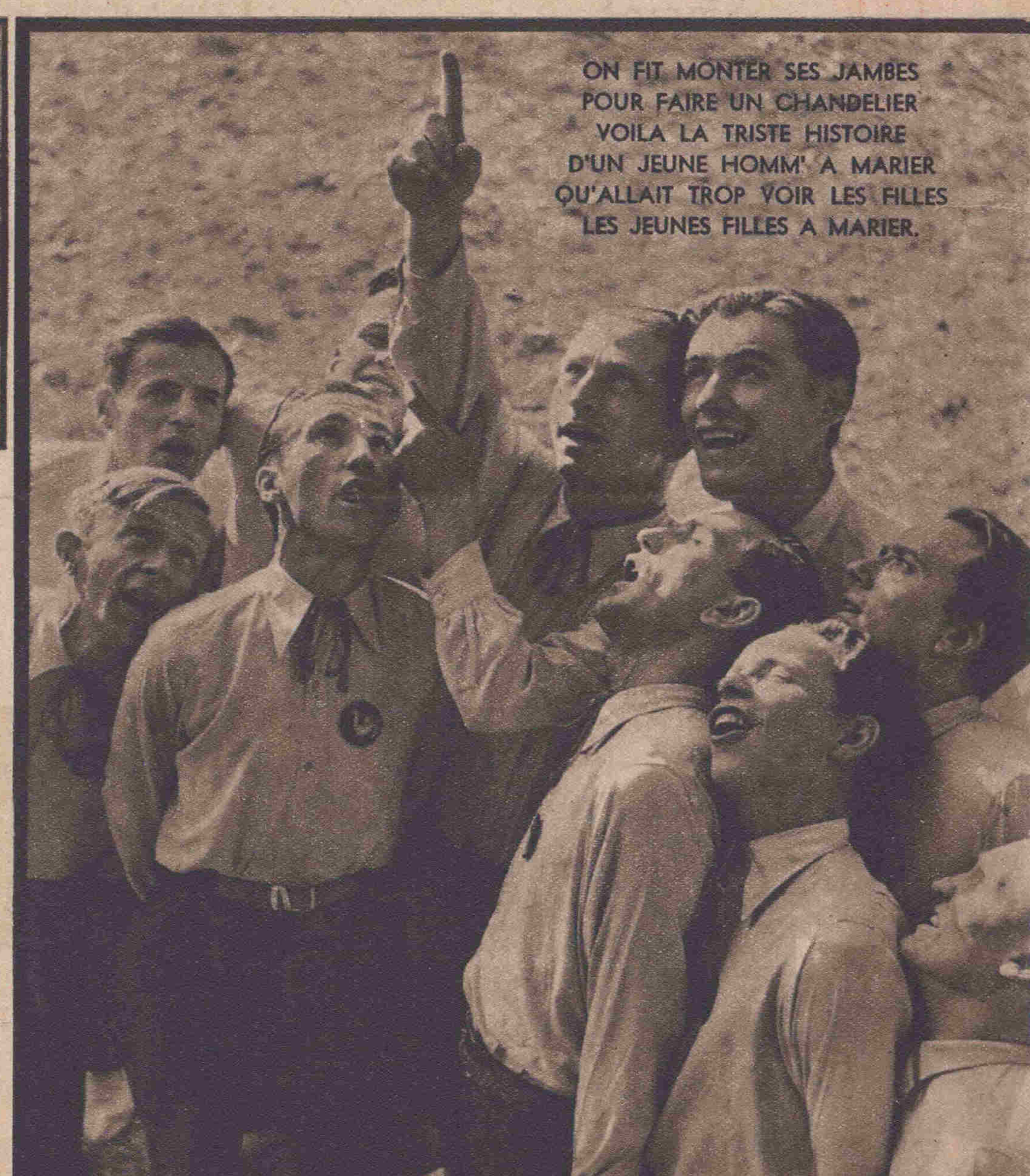
EH GRAND NIGAUD QUE T'ES BETE
ÇA S' PREND SANS S' DEMANDER.

V'LA M'SIEU L' CURE QU'ARRIVE !
— OU J'VA-T-Y-BEN T' CACHER ?

CACHE' TE DONC DANS LA HUCHE
I N'SAURA POINT T' TROUVER

AU BOUT DE SIX SEMAINES
LES RATS L'AVAIENT BOUFFE.

Y Z'Y AVAIENT RONGE L'CRANE
ET PUIS TOUS LES DOIGTS DE PIED



ON FIT MONTER SES JAMBES
POUR FAIRE UN CHANDELIER
VOILA LA TRISTE HISTOIRE
D'UN JEUNE HOMM' A MARIER
QU'ALLAIT TROP VOIR LES FILLES
LES JEUNES FILLES A MARIER.

Partout où ils passent, les Compagnons de la Musique remportent le plus franc succès ; et d'abord pour une raison bien simple : ils présentent un spectacle parfaitement au point dans tous ses détails. Il ne s'agit plus là d'une troupe d'amateurs, avec tout ce que ce mot comporte de bonne volonté naïve et de touchante maladresse.

Le Chef Liébard a groupé autour de lui des garçons qui n'étaient nullement préparés à jouer aujourd'hui le rôle qui est le leur ; mais ils avaient l'essentiel : la foi, l'enthousiasme et la jeunesse. C'est pour cela qu'ils reflètent la vie... Qu'ils communiquent, à ceux qui les applaudissent, la joie de l'esprit claire et saine.

Et surtout, les Compagnons de la Musique ont vraiment créé quelque chose : la CHANSON ANIMEE. Ils ne se contentent pas de chanter en mimant certains passages. Bien plus, chaque couplet, chaque modulation harmonique prend vie à la fois dans l'ensemble du chœur et sur toutes les physionomies.

Les Compagnons de la Musique réalisent un ensemble parfait en ce sens que leur homogénéité est le couronnement de la personnalité de chacun, depuis les sujets graves qu'ils rendent avec émotion et dignité, jusqu'aux vastes fantaisies comme leur pôt-pourri sur Fanchon, ils sont passés maîtres dans l'art qu'ils ont créé.

Et l'on peut dire en toute simplicité que les Compagnons de la Musique constituent en zone libre une troupe parfaitement originale dont le destin est digne des plus beaux espoirs.

Photos Compagnons P. W. 8867 à 8875